

LA GAUCHE COMMUNISTE

LE PARTI UNIQUE MONDIAL

Table des matières

C'EST UNIQUEMENT DANS LA GAUCHE ITALIENNE QUE RÉSIDE LA CONTINUITÉ MARXISTE RÉVOLUTIONNAIRE.....	3
LE PARTI DE LA RÉVOLUTION COMMUNISTE EST UNIQUE ET INTERNATIONAL 7	
Doctrine et parti politique.....	8
Deux périodes historiques.....	9
L'invariance dans la doctrine se lit dans le processus historique.....	10
Lénine, dans <i>Marxisme et révisionnisme</i> de 1908, résume ainsi le révisionnisme :.....	11
L'opportunisme comme politique du révisionnisme.....	13
La Troisième Internationale.....	13
Des questions centrales.....	15
Du 2° congrès de l'IC (1920) aux thèses de la Gauche du second après-guerre.....	19
Une intransigeance voulue, consciente.....	21
Avec le Parti.....	22
AVEC LENINE, CONTRE LE VOLONTARISME ORGANISATIF.....	24
Centralisme organique, base essentielle du parti.....	25
QUI N'EST PAS AVEC NOUS EST CONTRE NOUS.....	31

CE QUI DISTINGUE NOTRE PARTI : La ligne qui va de Marx à Lénine, à Livourne 1921, à la lutte de la Gauche contre la dégénérescence de Moscou, au rejet des blocs partisans, la dure œuvre de restauration de la doctrine et de l'organe révolutionnaire, en contact avec la classe ouvrière, en dehors des politiques personnelles et électorales.

Ce numéro de la revue est entièrement dédié à la question du parti : y sont réunies quatre études qui ont d'abord été publiées dans notre mensuel en langue italienne "Il Partito Comunista", de 1975 à 1982.

Alors que nous nous trouvons toujours en période de profonde contre-révolution et que la classe ouvrière est dominée par la force bourgeoise des idéologies pacifistes et contre-révolutionnaires, et tandis que germe dans le monde de la finance mondiale une nouvelle guerre impérialiste, la tâche essentielle du parti demeure celle de défendre la doctrine marxiste dans son intégrité et de transmettre intact son programme émancipateur aux générations du prolétariat révolutionnaire futur qui se rebellera.

Pour ce qui est aujourd'hui, tandis que le nœud coulant de la surproduction se resserre de plus en plus sur les marchés mondiaux, et comme cela avait été prévu par notre école, le système économique capitaliste tout entier démontre sa fragilité intrinsèque et son impuissance à modifier ses propres lois qui le poussent inexorablement vers l'effondrement final. Nous ne pouvons pas encore prévoir dans combien de temps la classe ouvrière se retrouvera elle-même, retrouvera son destin historique et son parti, et se remettra à l'assaut de ce monde bourgeois pourri.

En cette phase non-révolutionnaire qui dure depuis soixante ans, le parti qui s'est reconstitué – dans l'immédiat second après-guerre, après la dégénérescence démocratique, nationaliste et frontiste de la Troisième Internationale, a poursuivi ce travail dans une bataille que seule la Gauche Italienne sut conduire sur le terrain du marxisme avec les forces que cette période historique mettait à la disposition des révolutionnaires militants, opérant une œuvre gigantesque de mise en ordre, de reposition et de codification de l'entier bagage théorique de classe originaire, selon un plan organique d'étude et d'exposition collectif, qui a affronté tous les aspects différents et les questions difficiles de notre science et de l'interprétation des nouveaux faits économiques et des événements de la lutte de classe.

Dans la tempête démocratique, progressiste et de la Résistance des trente dernières années, dans le bouleversement total des principes et de la terminologie elle-même du communisme en son contraire à l'œuvre par le grand-opportunisme et par le révolutionnarisme d'opérette, esclaves de la recherche du succès immédiat dans la "politique concrète" et dans la soumission aux modes orchestrées par cette société mourante en convulsion, le parti se vante d'avoir su maintenir la route du communisme de gauche, fidèle au passé jamais renié, qu'il soit lointain ou récent, et aux futures tâches lumineuses de démolition joyeuse des vestiges nauséabonds du salariat, des entre prises, des individus.

Rejetant depuis 1951, dans notre bataille à contre-courant, la notion de groupe d'intellectuels dédiés exclusivement à l'étude et à la propagande, nous n'avons jamais reconnu des individus particuliers, même de capacité exceptionnelle, mais la collectivité vivante et en action du parti, avec ses propres normes de relations et de croissance, organisé, c'est-à-dire centralisé et discipliné, seul dépositaire de la conscience historique de classe.

Nous opposant au rationalisme mécanique et immédiatiste, nous revendiquons la possibilité d'existence du parti communiste aussi dans une conjoncture sociale défavorable, même si son extension numérique n'est pas grande ; nous montrons la réalité du travail cohérent et continu, articulé de façon embryonnaire dans tous les aspects différents de ses devoirs historiques permanents, dans la certitude, qui nous a accompagné dans toutes les phases dépressives du mouvement révolutionnaire dans l'arc qui a désormais un siècle et demi, que l'assaut prolétarien

futur aux forteresses du Capital ne sera possible qu'en présence d'un parti, non pas "pléthorique", à la manière du démo-fascisme d'estampille marchande, mais qu'une longue préparation dans le feu de l'affrontement social sur tous les terrains aura rendu "compact et puissant", organe dirigeant la révolte de classe seulement dans la mesure où il est lié étroitement, de façon spontanée et fraternelle, dans le sentiment, dans l'action et dans la conscience, au programme univoque du communisme.

Les textes qui suivent, quoique écrits récemment pour contrer la dernière vague qui a décampé de la tradition de la Gauche, n'entendent rien modifier, ni ajouter, ni intégrer à la tradition des positions et des batailles qui nous distingue depuis toujours, que nous revendiquons en plein, textes qui sont le fruit de travaux précédents de parti auxquels nous renvoyons le lecteur.

C'EST UNIQUEMENT DANS LA GAUCHE ITALIENNE QUE RÉSIDE LA CONTINUITÉ MARXISTE RÉVOLUTIONNAIRE¹

Dans le marasme, particulièrement fétide depuis 1968, des groupuscules qui s'autoproclament "camp révolutionnaire", une position courante et constante est de nier à la Gauche Italienne, toute fonction, que ce soit dans la formation du Parti Italien, qui serait, dans les premières années, resté "mystérieusement" la victime de l'extrémisme "bordighiste", ou, par la suite, dans la restauration et dans la défense des fondements programmatiques et révolutionnaires corrects de l'Internationale. C'est notre *thèse exclusive de Parti* que, au contraire, *seule* la Gauche Italienne réagit correctement aux premiers abandons de l'Internationale, sans déborder de la vision générale du processus révolutionnaire, à l'opposé de tous les autres courants de gauche de l'Internationale qui, même en s'opposant dans quelques cas de manière correcte aux premières erreurs tactiques de l'Internationale, finirent toujours par sortir des principes fondamentaux à partir desquels l'Internationale s'était relevée de la trahison d'août 1914. L'autre thèse est étroitement liée à celle-ci : *c'est seulement dans la tradition de la Gauche Italienne* qu'il est possible de retrouver l'origine programmatique, tactique et organisationnelle du Parti qui, sans aucune interruption de sa continuité sur tous les plans, avance de manière claire sur sa voie de reconstitution de l'organe militant, instrument indispensable pour la victoire de la révolution prolétarienne future qui s'approche. Dans un tel cadre, ce serait faillir que de ne pas maintenir des *limites rigides vis-à-vis* de tous les autres partis et surtout face à ces organisations qui, consciemment ou non, tirent leurs origines de courants de gauche de l'Internationale différents de la Gauche Italienne. De tels courants, dans les faits, et sans aucune exception, en vinrent *tous* à fonder leur opposition à la politique de l'Internationale sur *des erreurs de principe* qui, avec le temps, devinrent (et sont donc à plus forte raison aujourd'hui) des erreurs aussi graves que celles de l'Internationale.

La première de ces erreurs, même temporellement, fut celle de la gauche allemande et hollandaise (KAPD) qui eut lors de cette période quelques convergences avec l'opposition ouvrière russe de 1921. Déjà dans les premières années de vie de l'Internationale (1919-1921), ces oppositions (qui étaient admises dans l'Internationale comme partis sympathisants) élevaient la voie contre le parlementarisme (avec des motivations toutes étrangères aux nôtres), contre la NEP, et surtout contre la transformation de la dictature des Soviets en Russie en dictature du Parti. Il s'agissait de courants anarcho-syndicalistes qui recherchaient dans les origines mêmes de l'Internationale et dans le déroulement de la révolution d'Octobre ces défauts (caractérisés en définitive par la substitution de la dictature du Parti à celle des organes ouvriers) qui mèneront ensuite au stalinisme. L'opposition de la Gauche Italienne au parlementarisme, au Front Unique, au Gouvernement Ouvrier, à la Bolchévisation, et au socialisme dans un seul pays, n'a jamais rien eu à voir avec ces oppositions, même si dans les thèses du second après-guerre, dans le cadre de questions particulières où fut tout de suite évidente la débandade de l'Internationale, on fait référence de façon positive à l'opposition de gauche internationale. Le caractère inconciliable de la Gauche Italienne avec les gauches de tendance anarcho-syndicaliste ne résiste pas tant dans l'évaluation négative de mots d'ordre particuliers de l'Internationale, mais plutôt dans l'évaluation

¹ Il Partito Comunista n°89, 1982 : « Solo nella Sinistra Comunista la continuità marxista rivoluzionaria »

de principe de la nature du processus révolutionnaire, de la nature de l'Etat et de la dictature du prolétariat.

Une autre déviation de principe à la vision marxiste correcte des questions qui sont à l'origine de la dégénérescence de l'Internationale est celle qui analyse un tel phénomène comme une dégénérescence « bureaucratique » d'un Etat qui, malgré tout, reste et restera pour toujours « ouvrier ». C'est la tradition « trotskyste » de la IV Internationale qui a dû rompre, de manière paradoxale, le lien de principe entre affirmation du socialisme en Russie et Révolution Internationale, et a dû inventer une nouvelle classe intermédiaire (la Bureaucratie) entre la bourgeoisie et le prolétariat, qui détiendrait le pouvoir politique. Pour la Gauche Italienne, la dégénérescence de l'Internationale n'est qu'un aspect de l'inévitable contre-révolution et de la restauration d'un pouvoir bourgeois à tous les niveaux dans la Russie en l'absence de la reprise du mouvement révolutionnaire international.

Face à ces deux traditions, malgré leur « antistalinisme », la tradition de la Gauche Italienne est claire et unique, et d'autant plus claire et unique fut la réaction de la Gauche Italienne contre les premières erreurs de l'Internationale qu'elle ne se confondit jamais avec ces deux tendances.

Il ne faut pas non plus confondre la lutte de la Gauche Italienne, dans la période cruciale pendant laquelle on peut faire remonter le début de la dégénérescence de l'Internationale, avec ces groupes et franges de partis qui prétendant aujourd'hui se référer qui à Staline (ce que nous ne contestons pas), qui à Trotsky, et même à Lénine et ... à Bordiga (en bref : le fameux et tristement célèbre « camp révolutionnaire ») et qui convergent dans la revalorisation ou même dans l'exaltation de la méthode des manœuvres tactiques des premières années de l'Internationale (Front unique et Gouvernement ouvrier). L'opposition de la Gauche Italienne, dans les années 1922-1926, à de telles manœuvres, malgré la prudence extrême dans la défense de la compacité et de l'organisation du Parti, fut toujours dirigée dans le sens de la négation de la validité de toute forme d'expédients basés sur le prétexte de renverser de façon volontariste une situation objectivement défavorable.

Le bilan que le Parti a tiré du manœuvrisme et de l'expédientisme est définitif et totalement négatif. Celui-ci se résume dans la position de principe que, spécialement dans les aires à révolution directe (mais la leçon est valide historiquement pour toutes les aires), toute manœuvre qui prétend détourner les masses prolétariennes du contrôle des partis opportunistes vers le Parti par l'intermédiaire d'invitations, de fronts ou de lettres ouvertes, est destinée non seulement à l'insuccès pratique, mais aussi à avoir des répercussions négatives sur le Parti lui-même, entraînant de façon inévitable sa dégénérescence. C'est une position historique et générale qui trouve justement son origine dans la lutte de la Gauche Italienne de cette époque. Cela ne signifie cependant pas que le Parti ne se fera jamais le promoteur *d'actions communes* avec des prolétaires appartenant à d'autres partis et à aucun parti. Des actions communes sur le terrain de la lutte de classe sont une chose bien différente de la manœuvre comprise comme stratagème pour la solution des questions relatives à la nécessité de la victoire révolutionnaire : celles-ci sont toujours liées aux nécessités pratiques et matérielles que les autres partis, de bonne ou de mauvaise foi, cherchent à cacher ou à mystifier, et qu'à l'inverse le Parti a le devoir de révéler aux masses prolétariennes ; c'est justement pour cela que toute confusion ou bloc entre le parti communiste et les autres partis seraient négatifs et produiraient l'effet contraire au but recherché, celui de la victoire révolutionnaire.

Une autre déviation étroitement liée au manœuvrisme, consiste en la recherche fébrile et

volontariste de résultats positifs immédiats, déviation qui couvrait aussi, et ce n'est pas un hasard, dans les premières années de vie de l'Internationale. La conscience de la nécessité d'un écroulement rapide du capitalisme occidental dans le but de maintenir le pouvoir prolétarien en Russie poussa la direction de l'Internationale à arrondir les angles des positions programmatiques, tactiques et organisatives dans l'espoir d'avoir à sa suite des masses plus nombreuses. Il s'agissait alors de questions tragiquement sérieuses, alors qu'aujourd'hui tous les groupes du "camp révolutionnaire" s'agitent comme des misérables pour arracher l'adhésion ou une mince unité de quelques dizaines d'adhérents au plus.

L'erreur la plus grave, et même la plus charognarde du fait qu'elle prétend se référer à notre tradition, et qu'elle utilise la dernière et généreuse lutte pour la défense du marxisme et de la tradition communiste en Russie, est celle qui analyse la lutte de l'opposition unifiée russe de 1926-28 non seulement comme la continuation et la confirmation, dans des conditions objectives adverses et terribles, du grand résultat de la Révolution d'Octobre, mais encore comme l'origine authentique du réseau organisé du Parti tel qu'il se consolida dans la Fraction à l'étranger et tel qu'il renaquit dans le second après-guerre. D'après une telle thèse, le Parti devrait engranger avec son réseau organisatif les principes tactiques et organisatifs dérivés de cette lutte, alors qu'au niveau plus étroit du programme, il conviendrait de se référer aux positions soutenues alors par la Gauche Italienne, de beaucoup plus claires et complètes que celles de la gauche russe. C'est une thèse qui non seulement liquide les raisons de l'existence même du Parti, mais aussi qui ne réussira jamais à expliquer les raisons de la non confluence, organisationnelle aussi, de l'Opposition Russe et de la Gauche Italienne, malgré les positions claires soutenues par la Gauche aux IV^o, V^o, et particulièrement au VI^o Exécutif Élargi de février-mars 1926. En réalité, le manque de convergence dans l'union des forces internationales pour résister au stalinisme ne fut pas fortuite, et elle ne le sera pas à plus forte raison par la suite. Et ce n'est pas par orgueil de Parti que dans les thèses de 1951 on affirme que "seule la Gauche Italienne a maintenu intacte la théorie du marxisme révolutionnaire et c'est en elle seule que s'est cristallisée la prémisse de la reprise de classe". Et cette affirmation sans aucune ambiguïté est suivie de la description des caractères de la troisième vague de dégénérescence du mouvement ouvrier et communiste telle qu'elle s'est vérifiée après 1926. Aller rechercher dans la lutte de la Gauche Russe l'origine et la source auxquelles le Parti peut s'abreuver pour résoudre dans la lutte quotidienne les graves problèmes d'orientation pratique, cela signifie non seulement masquer cette vérité, mais aussi trahir la signification véritable de la lutte héroïque des compagnons de Lénine contre la puissance énorme de l'adversaire de classe. Ceux-ci furent écrasés par la domination des forces adverses objectives qui entravèrent même leur capacité à tenir compte du seul soutien de classe franc et sincère qui provenait de la bataille solitaire de la Gauche Italienne. Cela est si vrai qu'il n'est possible de comprendre la signification de cette lutte que si l'on accepte intégralement les leçons de la Gauche Italienne : c'est seulement notre tradition qui nous permet de recueillir l'enseignement puissant et héroïque de la bataille de classe de la Gauche Russe dans la mesure où elle sait en situer les limites et les insuffisances *dans un cadre international*, dans lequel de telles limites et insuffisances ne peuvent être attribuées aux camarades qui avaient la charge de cette lutte, mais doivent être considérées comme le reflet de forces objectivement supérieures. Ainsi, l'unique moyen de faire revivre les enseignements de la lutte de la Gauche Russe est de faire revivre dans le Parti d'aujourd'hui la lutte de la Gauche Italienne (que, et ce n'est pas un hasard, la thèse en question finit par oublier). On ne doit pas sous-évaluer – et l'important est de le considérer non comme un défaut subjectif, mais comme le reflet d'une situation objective extrêmement défavorable – l'énorme importance qu'a eu le refus de la Gauche

Russe de discuter de la question russe dans l'Internationale, comme l'avait réclamé seulement la Gauche Italienne, et de façon constante. Un tel refus (et sa gravité doit être mise en rapport avec les larges possibilités qu'avaient les représentants de l'Opposition Ouvrière d'en appeler au III^e Congrès de 1921 contre la NEP) fut à l'origine de l'impossibilité de la formation d'une opposition de gauche internationale cohérente face au stalinisme naissant. En acceptant la lutte contre le stalinisme sur le terrain intérieur russe exclusif, l'Opposition russe non seulement allait au devant de la défaite inévitable, mais laissait aussi comprendre de façon involontaire justement ce que voulait le stalinisme : qu'il n'y a pas d'autre terrain possible pour la solution des problèmes russes que le terrain national russe.

Cela veut dire détruire les raisons mêmes de la renaissance d'un Parti Communiste Mondial cohérent, cacher que seule la Gauche Italienne eut une claire conscience de ces questions dans le vif des événements eux-mêmes et fut la seule à mener une véritable lutte pour éviter, autant que cela était possible, que la défaite du Parti fut la plus totale et complète. C'est donc dans nos positions soutenues au IV^e, au V^e Congrès de l'Internationale et au VI^e Exécutif Élargi, dans l'opposition à la "bolchévisation", que doivent être recherchées l'origine et la clé pour résoudre toute question, et pas seulement de théorie, mais aussi de tactique et d'organisation du Parti d'aujourd'hui, dont les enseignements sont du reste codifiés dans une continuité parfaite dans les thèses qui ont maintenant plus de 50 ans.

Tous les commentateurs – sans comprendre une virgule des vraies raisons qui furent à la base du comportement de la Gauche Italienne – les ont toujours attribuées à ces défauts :

- avec sa rigidité sur les questions théoriques, elle empêche la formation d'une vraie opposition de gauche internationale.

- avec son refus têtu de prendre en compte le poids bureaucratique-organisateur, par une espèce d'horreur morale des manœuvres, elle obtint comme résultat d'être ignorée, non seulement de la part du stalinisme, mais aussi des autres oppositions, toutes engagées dans des manœuvres diplomatiques pour se maintenir aux secrétariats des partis nationaux, au contraire de la Gauche Italienne qui avait donné volontairement sa démission.

A l'inverse, l'enseignement fondamental de la *lutte* de la Gauche est justement là : les positions de la Gauche, ses avertissements préventifs vérifiés un a un, avaient de la valeur pour ce qu'elles exprimaient, et non parce-qu'elles étaient affirmés par le secrétaire général d'un parti. Elles pouvaient aussi être affirmées par le dernier des camarades : le Parti devait être en mesure de les faire siennes ; le Parti, à peine défait, devait être capable de reconnaître la vérité. Du fait non équivoque qu'alors, et à plus forte raison après, la Gauche Italienne resta seule, on ne peut tirer que ce bilan : la tradition de la Gauche doit être acceptée totalement ou bien rejetée totalement, et c'est la raison pour laquelle toute intégration de la tradition de la Gauche Italienne avec d'autres traditions est et sera toujours impossible, que ce soit dans le champ de la théorie ou dans ceux de la tactique et de l'organisation, qui sont étroitement interdépendants, sinon tout le marxisme s'écroule.

LE PARTI DE LA RÉVOLUTION COMMUNISTE EST UNIQUE ET INTERNATIONAL²

Un siècle et demi après la publication du “Manifeste du Parti Communiste”, où était lancé un défi au capitalisme avec le cri de guerre “Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !”, et d’où partait l’édification du Parti Communiste Mondial, il semble aujourd’hui que l’aspiration d’alors se soit écroulée.

Marx découvrait alors les caractéristiques qui font du prolétariat une classe historique, même si en ce temps les prolétaires étaient peu nombreux, dans peu de pays d’Europe Occidentale, prévoyant que le développement économique aurait entraîné dans la foulée du capitalisme moderne tous les pays, et prolétarisé les grandes masses des citoyens de tous les continents.

La marche inéluctable vers la prolétarianisation a fait des pas de géants. Avec le “Manifeste”, Marx démontrait au prolétariat qu’il n’était pas peuple, mais classe distincte des autres classes du peuple, avec ses propres intérêts historiques.

Après un si grand laps de temps, les faux partis ouvriers d’aujourd’hui voudraient faire retourner la classe ouvrière d’où elle est venue et d’où elle s’est distinguée, en dégageant l’essentiel de sa doctrine générale et en se structurant en un parti révolutionnaire spécial. Ils voudraient de nouveau confondre le prolétariat avec le peuple uniforme et indéchiffrable, l’emprisonnant dans les ghettos de la nation et de l’entreprise, le priver du communisme libérateur et le plier à la démocratie mystificatrice, les “modernisateurs”, les “innovateurs” proposent aux travailleurs de revenir en arrière dans l’histoire, au point de départ.

Cette volonté contraire au sens de l’histoire se retrouve chez tous ceux qui, las de fouiller dans les entrailles des rapports sociaux et de production avec les instruments de la science de classe, poursuivent des solutions provisoires et commodes pour vivoter au jour le jour, préférant classer des outils forgés et affinés par des siècles de luttes de classes, plutôt que de peiner, en inconnus anonymes, dans l’œuvre quotidienne indispensable des lutteurs de la révolution communiste.

Ainsi, ils voudraient de nouveau plier le parti politique de classe aux pratiques ignobles de la démocratie, rebaptisée par pudeur “prolétarienne”, en envisageant la renaissance par l’agrégation de greffes hybrides, tenues ensemble par des dosages précaires de fausses pratiques majoritaires et bureaucratiques, le tout avec un édifice risible d’élites hiérarchiques dans le bavardage et l’arrivisme. Celui qui cherche le salut face au reflux temporaire de la vague révolutionnaire dans cette sentine de bassesse et d’obscénité n’est pas seulement en dehors du camp de la Gauche, mais aussi du camp plus vaste de la classe.

C’est dans ce camp de nature petite bourgeoise et de l’aristocratie ouvrière que sont remuées à pleines mains par l’ennemi de classe les théories les plus tordues, les perspectives les plus appétissantes pour les arrivistes.

2 Il Partito Comunista n° 50-50 1978, et n°53-54 1978 : « Il Partito unico mondiale »

Doctrine et parti politique

“Je crois que la prochaine Internationale – après que les livres de Marx aient exercé leur influence pendant quelques années – sera purement communiste, et diffusera directement nos principes.” (Lettre d’Engels à Sorge du 12 septembre 1874).

C’est de la Première Internationale dont parle Engels, dissoute trois ans après le sacrifice de la Commune parisienne. Le 6 Mars 1895, dans son introduction aux “Luttes de classe en France” de Marx, examinant l’histoire du mouvement ouvrier en se référant surtout à 1818, Engels écrivait :

“Alors, les évangiles nombreux et obscurcis des sectes : avec leurs panacées ; aujourd’hui, l’unique théorie de Marx reconnue universellement, d’une clarté aveugle, et qui formule avec précision les objectifs finaux de la lutte.”

La bataille du marxisme quant à la sélection théorique a commencé autour de 1840 avec les notes polémiques contre les “jeunes hégéliens” et se poursuivit jusque vers la fin de la décennie contre le proudhonisme. Pendant les années soixante, l’analyse critique des positions qui s’étaient manifestées dans le 1848 révolutionnaire fut parallèle à l’effort colossal que Marx accomplissait au niveau de la théorie économique et générale avec “Le Capital” qui n’est pas seulement un texte d’économie, mais un traité systématique, même si le projet origine n’est pas complet, des questions économiques en relation avec les questions sociales et politique. Durant cette période, précisément en 1848 avec le “Manifeste du Parti Communiste”, sont jetées les bases de la doctrine marxiste qui assument, et ce n’est pas un hasard, la forme de “programme” de parti. Engels dira plusieurs fois, même après la mort de Marx, dans la dernière décennie du siècle, que le manifeste est toujours “actuel”

L’originalité principale du marxisme réside dans cette symbiose entre théorie et programme, entre doctrine et parti. La théorie se cristallise en programme historique d’action de classe ; elle est placée à la base de la lutte émancipatrice du prolétariat. C’est par cette soudure que le prolétariat sort du magma indifférencié du “peuple” et assume le rang digne de classe, avec une doctrine, un programme, une organisation originaux, exclusifs, séparés de ceux des autres classes.

C’est de là que part le long processus durant lequel, avec des succès et des défaites, le prolétariat tend à se reconnaître comme classe dans le parti communiste, et les communistes s’emploient à guider la classe durant toutes les vicissitudes historiques, de la façon bien décrite dans le Manifeste lui-même :

“les communistes sont la partie la plus résolue des partis ouvrier de tous les pays, celle qui pousse toujours de l’avant du point de vue théorique, ils ont un avantage sur le restant de la masse du prolétariat, du fait qu’ils connaissent les conditions, l’allure et les résultats généraux du mouvement prolétarien.”

C’est de cette façon que le marxisme est reconnu comme la plus haute autorité dans le camp prolétarien. De sorte qu’il serait impossible de décrire l’histoire des luttes du classe sans ; dans le même temps, décrire celle de la bataille menée par le parti communiste contre les autres théories. Ce n’est pas pour cela que l’on peut se dire que le communisme marxiste est désormais à la tête du prolétariat mondial et qu’il en a conquis la conscience. L’histoire ne consiste pas en une évolution harmonieuse vers des formes supérieures de l’organisation sociale. Des périodes glorieuses et denses de signification historique alternent avec des période obscures et molles, dans lesquelles

toutes les avancées des périodes précédentes semblent sombrer dans le néant.

Deux périodes historiques

En ce qui concerne la formation du parti marxiste, il nous semble opportun de distinguer deux phases distinctes dans le temps : une qui va de 1848 à 1890, et l'autre de 1890 à nos jours. Durant la première période, le marxisme dut affronter des théories qui, même si elles se référaient à la lutte de classe, n'en donnaient pas d'interprétation certaine, ni ne devenaient une milice politique de classe. Dans la seconde au contraire, le marxisme dut affronter vigoureusement des théories qui prétendaient interpréter le marxisme de façon à en évacuer complètement le contenu révolutionnaire. La première période se distingue de la seconde par le surgissement de la première Internationale ouvrière, qui ne fut pas marxiste, alors que dans la seconde période, le marxisme s'affirme dans le grand parti social démocrate allemand, qui inspire la deuxième Internationale et que tous les partis socialistes estiment comme un guide sûr, pour arriver à la troisième Internationale proclamée marxiste.

La première phase historique est celle de l'émancipation du prolétariat des sectes, et donc des fausses théories qui les soutenaient, dans le but essentiel de se donner une organisation séparée du peuple et de la démocratie bourgeoise. Durant ce parcours pendant lequel les communistes se battent en première ligne sur les barricades prolétariennes de juin 1848, qui leur vaudront le procès de Cologne et les condamnations, la séparation des prolétaires des autres partis se renforce et se réalise, et cela aboutit à la fondation de l'Association Internationale Ouvrière, ou Première Internationale. Engels donne ce commentaire :

“Elle avait pour but de fondre en une seule armée la classe ouvrière combative d'Europe et d'Amérique. Elle ne pouvait donc partir des principes exposés dans le Manifeste. Il lui fallait un programme qui ne fermât pas la porte aux Trade-Unions anglaises, aux proudhoniens français, belges, italiens et espagnols, ni aux lassalliens allemands. Ce programme – qui constitue le préambule aux Statuts de la Première Internationale – fut rédigé par Marx avec une maîtrise reconnue même de Bakounine et des anarchistes. Pour la victoire définitive des thèses énoncées dans le manifeste, Marx comptait uniquement et exclusivement sur le développement intellectuel de la classe ouvrière qui devait nécessairement résulter de l'action commune et de la discussion. Les événements et les vicissitudes de la lutte contre le capital, les défaites plus encore que les succès, ne pouvaient faire moins que de démontrer aux combattants l'insuffisance des remèdes utilisés jusque là, et leur faciliter la compréhension des conditions véritables de l'émancipation ouvrière. Et Marx avait raison. (Préface à l'édition allemande du Manifeste, du 1/5/1890)”

Pendant les neuf années d'existence de l'Internationale (1864-1874), le proudhonisme et le lassallisme étaient agonisants, l'anarchisme vivait en marge du mouvement ouvrier, et même les Trade-Unions “archiconservatrices” devaient admettre que “le socialisme continental a cessé d'être pour nous un épouvantail.”

Engels commente ainsi l'admission des Trade-Unions anglaises :

“Mais le socialisme continental était déjà en 1887 quasi-exclusivement la théorie proclamée dans le Manifeste.”

Il y a déjà un siècle, le socialisme scientifique, comme doctrine, le programme communiste du

Manifeste, et le parti international de l'Association Ouvrière, caractérisaient le processus d'émancipation classiste du prolétariat mondial. Les lignes directrices du processus historique pour la victoire du prolétariat sont déjà tracées. Le grand idéal des ouvriers n'est plus une utopie confiée aux prophètes et aux héros, mais une certitude scientifique et un affrontement historique entre classes adverses, une union organisée de tous les travailleurs du monde.

Pour arriver à ce résultat, il fallut combattre les théories non-scientifiques du socialisme "réactionnaire", "féodal", "petit-bourgeois", "conservateur ou bourgeois", selon la liste sommaire que nous reprenons du Manifeste.

Il fallut aussi, et surtout, lutter contre les conséquences pratiques de ces théories. Les polémiques restent maintenant gravées, comme celle que les apologues du capitalisme appelaient "la dictature personnelle de Marx" sur l'Internationale, le centralisme despotique du Conseil Général de Londres, la lutte contre l'individualisme anarchiste et le fédéralisme démocratique.

L'invariance dans la doctrine se lit dans le processus historique.

Dans le *Manifeste* de 1848, sont développés tous les éléments essentiels du programme, de la tactique, les principes et la finalité du communisme militant. C'est de là que partent tous les aspects du développement successif de la lutte de classe et de l'orientation pratique du parti communiste. Dans le troisième chapitre, intitulé "Littérature socialiste et communiste", sont examinées la doctrine et l'action pratique des divers socialismes. Il y a une analogie étroite entre les "socialismes" d'alors et les "marxismes" d'aujourd'hui. Par la suite, la référence sera encore plus claire.

Les divers "socialismes" n'étaient pas seulement des conceptions théoriques erronées, mais elles traduisaient ponctuellement, par des indications pratiques au prolétariat, de ne pas combattre pour lui-même ou, au maximum, de lutter seulement en apparence. Le "socialisme féodal" montrait aux ouvriers la bourgeoisie comme une nouvelle classe de patrons, aux mains desquels serait tombé le pouvoir ; et il reprochait à la bourgeoisie "pas tant de produire un prolétariat en général que de produire un prolétariat révolutionnaire". Le "socialisme petit-bourgeois" prend "parti pour les ouvriers du point de vue de la petite-bourgeoisie". A ces variantes du "socialisme réactionnaire" Marx ajoute le "socialisme conservateur ou bourgeois", qui consiste, pour la bourgeoisie, "à remédier aux maux de la société pour assurer l'existence de la société bourgeoise". Et Marx cite comme exemple de cette "théorie" la *Philosophie de la misère* de Proudhon. Relisons ce que dit Marx du "socialisme bourgeois" pour en saisir la brûlante actualité :

"Les socialistes bourgeois veulent les conditions de vie de la société moderne sans les luttes et les dangers qui en découlent fatalement. Ils veulent la société actuelle, mais expurgée des éléments qui la révolutionnent et la dissolvent. Ils veulent la bourgeoisie sans le prolétariat."

Et encore, avec un regard génial sur le futur :

"Une seconde forme de ce socialisme, moins systématique mais plus pratique, a essayé de dégoûter les ouvriers de tout mouvement révolutionnaire, en leur démontrant que ce n'était pas telle ou telle transformation politique, mais seulement une transformation des conditions de la vie matérielle, des rapports économiques, qui pouvait profiter. Notez

que, par transformation des conditions de la vie matérielle, ce socialisme n'entend aucunement l'abolition du régime de production bourgeoise laquelle n'est possible que par la révolution, mais uniquement la réalisation de réformes administratives sur la base même de la production bourgeoise, réformes qui, par conséquent, ne changent rien aux rapports entre le capital et le travail salarié, et ne font, tout au plus, que diminuer pour la bourgeoisie les frais de sa domination et alléger le budget de l'État."

Marx connaissait déjà les traîtres de son temps, mais il ne pouvait quand même pas s'imaginer qu'on trahirait la révolution communiste au nom... de Marx !

Lénine, dans *Marxisme et révisionnisme* de 1908, résume ainsi le révisionnisme :

"Au niveau de la philosophie, le révisionnisme s'est mis à la remorque de la "science" bourgeoise professionnelle. Les professeurs, "retournent" à Kant... et les révisionnistes se fourrent derrière eux dans le guépier de la philosophie de la science, substituant à la dialectique "subtile" (et révolutionnaire) la "simple" (et pacifique)"évolution"... les révisionnistes se rangent à leur côtés, en cherchant à faire de la religion une "affaire privée", cela non par rapport à l'État moderne, mais par rapport au parti de la classe d'avant-garde".

Le "marxisme" des traîtres actuels rabâche ces vieilles litanies comme Kant, les néo-kantiens, les "révisionnistes" de la fin du siècle ! Révision du marxisme avec des arguments empruntés aux idéologues de l'idéalisme vulgaire et de mauvaise qualité. Quelle belle nouveauté !

Lénine poursuit :

"Passant à l'économie politique,... on a cherché à agir sur le public avec des "nouvelles phases du développement économique" (aujourd'hui l'embrouille des "nouvelles phases du développement économique" s'appelle "néo-capitalisme").

"On prétend – dit Lénine – que la concentration de la production et l'élimination de la petite production par la grande ne se vérifient pas dans l'agriculture, et qu'elles se vérifient avec une extrême lenteur dans le commerce et dans l'industrie. On prétend que les crises se feraient aujourd'hui plus rares, moins aiguës et que, probablement, les cartels et les trusts offriraient au capital la possibilité de les éliminer pour de bon. On prétend que la "théorie de l'effondrement" vers lequel marche le capitalisme serait une théorie inconsistante, car les contradictions de classe tendraient à s'amortir, à s'atténuer. On prétend enfin qu'il serait bien de corriger la théorie de la valeur de Marx d'après les enseignements de Böhm-Bawerk."

Il ne nous semble pas nécessaire de faire des commentaires spéciaux : six ans après, en 1914, c'est la première grande guerre mondiale qui éclate, trois ans après, la première grande révolution socialiste victorieuse et, trois autres années après, une autre crise économique si aiguë et si profonde qu'entre des hauts et des bas, parmi lesquels la célèbre crise de 1929-33, elle se résoudra par une autre guerre mondiale catastrophique, celle de 1939-45. Que ces messieurs les révisionnistes actuels nous excusent, d'abord parce-que nous n'utilisons pas le terme exagéré, mais le plus approprié, de traître, ce mot de révisionnistes est en effet faible, et que soit arc hi-confirmée la prévision théorique avec des faits avérés si irréfutables qu'aujourd'hui encore des mutilés et des veuves de guerre se

promènent sur toutes les routes du monde.

« Au niveau politique, le révisionnisme a en fait essayé de revoir le principe de la lutte de classe. »

Retiens ta respiration, lecteur, frotte-toi les yeux : c'est Lénine en 1908, il y a soixante-dix ans :

"La liberté politique, la démocratie, le suffrage universel détruisent les basent de la lutte de classes – dit-on (c'est à dire disent les révisionnistes) – et font perdre sa valeur au vieux principe du "Manifeste du Parti Communiste" : les ouvriers n'ont pas de patrie. En régime démocratique, puisque c'est "la volonté de la majorité" qui règne, il n'est plus possible de voir dans l'État un organe de domination de classe, ni de se soustraire à des alliances avec la bourgeoisie progressiste, réformatrice, contre les réactionnaires."

C'est avec les mêmes mots que les Carrillo, les Marchais, les Berlinguer et cie d'aujourd'hui justifient leur prosternation devant l'ordre capitaliste international. Avec des paroles et des opinions qui, il y a déjà soixante-dix ans, se heurtaient au socialisme scientifique, au marxisme. Avec ces vieilles ritournelles, les faux partis communistes non seulement révisent la doctrine qu'ils jurent vouloir respecter, mais surtout détournent les énergies de classe sur le terrain de la soumission du prolétariat au régime capitaliste.

Les racines du révisionnisme de la fin du siècle dernier sont les mêmes que celles des "socialismes" de la première période et des "marxismes" actuels : les intérêts de la petite bourgeoisie. Lénine résume ainsi :

"Qu'est-ce qui rend inévitable le révisionnisme dans la société capitaliste ? C'est qu'il existe toujours, dans chaque pays, à côté du prolétariat, de larges couches de la petite-bourgeoisie, de petits propriétaires. Le capitalisme est né et naît continuellement de la petite production. De nouvelles et nombreuses "couches moyennes" sont continuellement créées par le capitalisme (appendices de l'usine, travail à domicile, petits travailleurs qui surgissent dans tout le pays pour subvenir aux nécessités de la grande industrie, comme celle de la bicyclette et de l'automobile, par exemple). Ces nouveaux petits producteurs sont eux mêmes repoussés de nouveau, de manière inévitable et continue, dans les rangs du prolétariat. Il est tout à fait naturel que ce soit ainsi, jusqu'au développement de la révolution prolétarienne, car ce serait une grave erreur que de penser que, pour accomplir cette révolution, la prolétarisation "complète" de la majorité de la population soit nécessaire."

Ces couches "moyennes" s'illusionnent d'adapter les intérêts du grand capital avec ceux des prolétaires, afin de leur permettre de n'être pas écrasées périodiquement dans l'étau des deux classes principales. Depuis l'époque de Proudhon, cela a toujours été la plus grande aspiration de la petite bourgeoisie. Marx, dans son texte contre la *Philosophie de la misère*, note cette attitude des couches intermédiaires, et reconnaît dans Proudhon le philosophe et l'économiste de la petite bourgeoisie.

Le révisionnisme allemand, suivi de près par le révisionnisme français et italien, donna le départ à cette opération chirurgicale de transplantation de la philosophie, de l'économie, de la politique de la petite-bourgeoisie, formulée au nom du prolétariat et du socialisme, dans le corps doctrinal du marxisme.

L'opportunisme comme politique du révisionnisme

Pour résumer, tout le travail du révisionnisme part de la “correction” de la doctrine de Marx au niveau de la théorie, de l'économie et de la tactique pour arriver au bouleversement complet des conclusions pratiques, du contenu historique de la classe du marxisme, c'est-à-dire de son caractère révolutionnaire qui revient à la seule classe prolétarienne. Le révisionnisme au niveau de la théorie se traduit en opportunisme au niveau de la politique du parti. Cette opération s'accomplit dans la période de la II^e Internationale pendant laquelle s'affrontaient deux ailes, une réformiste et une révolutionnaire. L'aile réformiste se trouvait avantagée par les conditions de développement pacifique relatif du capitalisme, durant lequel on passe de l'interdiction des coalitions et des partis ouvriers à leur tolérance. Les gouvernements capitalistes se rendirent compte qu'il aurait été extrêmement dangereux, pour la sécurité du régime bourgeois, d'affronter directement la classe ouvrière, surtout à partir du moment où le parti allemand, par sagesse politique, avait su exploiter la légalité pour renforcer son organisation et son influence dans le pays. Sans le secours du révisionnisme, le régime n'aurait pas pu désamorcer le potentiel révolutionnaire du parti. Le révisionnisme transforme la lutte pour les réformes en une fin en soi, la légalité en légalitarisme, l'équilibre instable entre les classes en pacifisme entre les classes. En fait, il plia le parti à des pratiques ayant des directions opposées à celles attribuées par Marx. C'est ainsi que le parti fut imprégné par la révision social-démocrate, qu'il s'adapta à la “réalité” du capitalisme, ce qui alla jusqu'à l'adhésion à la guerre impérialiste.

La “discussion” théorique, la recherche doctrinale académique se transforma bien vite en orientation politique opposée à celle d'origine.

Les marxistes orthodoxes durent descendre sur le terrain de la théorie, de la connaissance pour combattre cette infection qui empoisonnait tout le mouvement socialiste, pour se défaire de l'emprise du parti international.

Lénine et le parti bolchevik dirigèrent cet affrontement, en étant pleinement conscients que

“la lutte idéologique du marxisme révolutionnaire contre le révisionnisme à la fin du XIX^e siècle n'est que le prélude des grandes batailles révolutionnaires du prolétariat, qui marche vers la victoire complète de sa cause, malgré toutes les hésitations et les faiblesses des éléments petits-bourgeois” (Lénine, *ibid.*).

En paraphrasant Lénine, en suspendant l'horloge de l'histoire depuis la fin du XIX^e à nos jours, on doit affirmer : la lutte du marxisme révolutionnaire contre l'opportunisme, révisionniste de la théorie révolutionnaire et traître au programme communiste, caractérise la reconstruction du parti unique mondial du prolétariat, condition préliminaire et sans substitut pour la reprise de la lutte révolutionnaire de classe.

La Troisième Internationale

Les déformations, l'avilissement du marxisme révolutionnaire trouvent leurs racines “théoriques” dans cette période historique. C'est pour cela que nous connaissons si bien les escroqueries de l'opportunisme actuel, lequel n'ajoute rien à ces prétentions théoriques, même si la vague actuelle de trahison et de loin plus féroce et infâme que le réformisme et le social-patriotisme d'alors.

La thèse que nous voulons confirmer ici est celle de la nécessaire reconstruction du parti

politique du prolétariat sur les bases du marxisme révolutionnaire, en rejetant ouvertement les thèses aberrantes qui se ramènent toutes à la formation du parti selon les schémas de la Première, de la Deuxième et de la Troisième Internationale. Sur ce terrain, nous sommes les seuls à garder les positions défendues par la Gauche Communiste Italienne à l'intérieur du Komintern. Précisons, comme cela a été exposé plus haut, qu'il ne s'agit pas de développer une critique polémique sur la façon dont on a tenté de construire le parti, mais d'examiner les conditions historiques déterminantes et les confronter aux positions théoriques et programmatiques que le mouvement communiste a dû assumer pour mener l'armée prolétarienne sur des positions toujours plus avancées et correspondant aux nécessités de la lutte révolutionnaire et de la conquête du pouvoir.

Même Lénine – nous l'avons plusieurs fois rappelé – aurait voulu une internationale d'une seule pièce. Mais la menace de la crise révolutionnaire et l'engagement sur le terrain de dizaines de millions de prolétaires et d'exploités déterminèrent, comme dans tous les partis vraiment révolutionnaires, l'"audace" de la manœuvre pour assener le coup définitif qui, à ce moment là, semblait à portée de main, contre le pouvoir international du capitalisme.

Le premier congrès du Komintern, en 1919, rappela rapidement à Lénine, et à nous de la Gauche Italienne, que les forces politiques disposées à se battre, c'est-à-dire les partis du prolétariat, étaient fortement hétérogènes malgré l'enthousiasme suscité par la victoire révolutionnaire en Russie. Ce congrès se conclut en une prise de contact direct entre les bolcheviks et les délégations des partis socialistes et des groupes ouvriers d'Europe, d'Amérique et d'Australie.

C'est avec le 2^o congrès, l'année suivante, que furent posées les bases fondamentales du Komintern. Les thèses du congrès systématisèrent bien les principales questions de doctrine, de programme et d'organisation. Dans les congrès suivants, avec le déclin de la vague révolutionnaire, apparurent clairement les fissures toujours plus profondes dans l'ensemble tactique, qui envahirent aussi les règles d'organisation et la méthode de travail interne, jusqu'à faire vaciller les bases de départ elles mêmes, qui semblaient acquises pour toujours. C'est une parabole caractéristique du parti politique, qui suit celle de la vague révolutionnaire si la victoire échoue.

De façon parallèle, comme l'IC surgit en répudiant le réformisme et le social-patriotisme, incarnée par les partis sociaux-démocrates de la 2^o Internationale, le parti communiste révolutionnaire, protagoniste du prochain assaut révolutionnaire du prolétariat, devra resurgir en répudiant les positions aberrantes qui ravagèrent le Komintern.

La gravité de la situation historique actuelle se mesure à la débâcle complète du vieux mouvement communiste. Les ex-partis communistes sont tombés encore bien plus bas que les partis de la 2^o Internationale, donnant naissance à des réactions anarchisantes plus tordues que celles de l'anarcho-syndicalisme, surtout envers la forme parti, envers laquelle on affiche défiance et même mépris.

On sait, pour qui veut bien se rappeler, que la Gauche a considéré que la vague révolutionnaire, à son sommet dans les derniers mois de 1919, déclinait avec la défaite de la révolution communiste en Allemagne, dans la première moitié de 1920. Mais cette conviction renforçait l'engagement de travailler avec entrain à la construction du parti communiste international, et donc à la défense infatigable des bases programmatiques, théoriques et tactiques du marxisme révolutionnaire. Par contre, les ex-sociaux démocrates, arrivés par bandes grossir les rangs de l'IC, s'étaient engagés à briser la ligne du parti international et, anticipant sur les théories de Staline, à construire le "parti national", pendant du "socialisme en un seul pays". C'est vers cette seconde solution opposée que

l'on tendait objectivement et inéluctablement chaque fois que l'Exécutif de Moscou prétendait donner une réponse adéquate aux problèmes contingents, tout en sacrifiant l'exactitude et l'intransigeance. C'est ainsi que se fortifieront les forces illégitimes installées dans les partis communistes, acceptées pour donner plus de poids à l'action révolutionnaire, mais qui, au contraire, donnèrent de continuels coups de barre pour dérouter l'Internationale.

Aujourd'hui, une bande d'imposteurs, soudoyés par l'État capitaliste, salit des kilomètres de papier pour tenter de démontrer que la "révolution" est une pièce d'archéologie et que si le "communisme" ne l'a pas emporté, c'est parce—que le parti a été suffoqué par la "dictature", par "l'intolérance", par la "tyrannie", par "l'absence de liberté". Mais l'histoire de l'IC démontre exactement le contraire. L'histoire écrite par la Gauche Communiste, c'est à dire avec la plume du marxisme révolutionnaire, a amplement démontré que la révolution s'est écroulée en Europe, dans le monde et dans la Russie elle-même parce-que le parti international, qui se construisait avec le sang des prolétaires et avec les directions marxistes, a péché de "peu" de dictature, de "peu" d'intransigeance, de "peu" de sévérité face aux consciences moyennes, qu'il fallait traiter avec le fer rouge du communisme révolutionnaire.

Des questions centrales

La Gauche Communiste italienne, en compagnie des spartakistes allemands et des bolcheviks, fut parfaitement consciente qu'on était en train de construire le parti mondial à Moscou. Avant qu'elle ne fonda le Parti Communiste d'Italie, fraction du vieux Parti Socialiste Italien, la Gauche participa au 2^o Congrès de l'IC, en 1920 et ce fut grâce à elle que les "conditions d'admission", les 21 points célèbres de Moscou, furent modifiées dans un sens plus rigide et sévère. Le renforcement du barrage à l'entrée dans l'IC devait servir à contenir au maximum l'arrivée de forces qui n'étaient pas sincèrement communistes.

Mais au 2^o Congrès (juillet 1920), deux questions de fond furent déjà mises à l'ordre du jour, sur lesquelles les partis adhérents se divisèrent ou tout au moins exprimèrent des positions divergentes. La première question est celle du "parlementarisme révolutionnaire", la seconde celle du travail dans les syndicats réformistes.

Lénine, en mai 1920, à la veille du congrès avait terminé la rédaction de son opuscule célèbre "Le gauchisme, maladie infantile du communisme". Dans celui-ci, il affronte tout particulièrement les positions des "tribunistes" hollandais et du Parti ouvrier allemand (KAPD) et de la Gauche Italienne. Lénine et le congrès repoussèrent le refus de travailler dans les syndicats dirigés par des sociaux-démocrates, défendu par les allemands et par les hollandais, et le refus de collaborer aux parlements bourgeois, partagé par les allemands, les hollandais et la Gauche italienne. Les termes en sont connus. Il s'agissait déjà de donner une assise tactique à l'action de l'IC, qui était en train de s'élaborer, surtout d'après l'expérience du parti bolchévik.

La Gauche italienne était d'accord avec Lénine sur le fait que l'on devait travailler dans les syndicats réformistes et même "réactionnaires", pour arracher les masses ouvrières à l'influence de la social-démocratie, alliée à la bourgeoisie contre-révolutionnaire. Elle était en désaccord avec Lénine sur la question parlementaire, et avec les tribunistes hollandais et les ouvriéristes allemands, avec ces derniers sur la façon de formuler le refus de travailler dans les parlements bourgeois, leur formulation étant nettement teintée d'anarchisme. Pour la Gauche italienne, mais aussi pour Lénine, la question discriminante n'était pas tant la question parlementaire que les moyens tactiques à

utiliser pour opérer un déplacement de forces prolétariennes considérables du contrôle opportuniste vers le pôle révolutionnaire.

L'argument principal de Lénine portait sur l'expérience russe de la convocation de la Constituante, et de sa dissolution ensuite par les armes. Celui de la Gauche italienne consistait dans le bilan de faillite du parlementarisme dans les pays industrialisés, tout en donnant acte à Lénine qu'il eut été possible d'user de la tactique parlementaire en Russie, du fait de l'absence d'une tradition démocratico-parlementaire dans ce pays. La Gauche reconnut encore qu'on ne pouvait invoquer en faveur de ses thèses le choix de moyens moins "difficiles" ni que l'on pouvait modifier le caractère particulier du parti communiste face aux embûches graves nées de la pratique parlementaire, et surtout qu'en cette phase de crise révolutionnaire, tous les efforts du parti fussent dirigés dans le sens de la préparation de la révolution dont l'épicentre – en accord avec Lénine – était hors du parlement, sur les places, dans les usines, dans la lutte illégale et armée, dans la mobilisation des masses. L'observatoire historique de la Gauche était, comme le démontrèrent les événements qui suivirent, plus favorable pour entrevoir que les députés communistes auraient eu la même fin que les députés sociaux-démocrates, qu'ils auraient été broyés par l'appareil étatique bourgeois, et que la bourgeoisie aurait liquidé elle-même les parlements, justement dans ces pays où la lutte révolutionnaire avait atteint les phases les plus aiguës, en Italie et en Allemagne, et les maintenant au contraire là où ils avaient servi à emprisonner l'action de classe, comme en France, en Angleterre etc. La tâche historique de destruction du parlement, qui aurait dû être l'objectif communiste, la bourgeoisie capitaliste s'en était acquittée. La tactique russe appliquée à l'occident "civilisé" s'était démontrée inadaptée.

La question du travail dans les syndicats réformistes était complètement différente. Lénine et la Gauche étaient d'accord pour y travailler et gagner la direction des prolétaires encadrés par eux, au moyen de fractions syndicales, communistes, tendant non pas à briser les syndicats à direction social-démocrate, mais à les conquérir et, seulement dans le cas d'impossibilité d'organiser des cellules communistes et de développer la propagande révolutionnaire, d'en sortir. Dans tous les cas, on devait effectuer tous les efforts possibles pour se lier aux prolétaires encadrés dans les syndicats officiels. Les syndicalistes révolutionnaires des représentations anglaises et américaines s'opposèrent à cette directive ; du reste, ils s'opposèrent à la thèse de la suprématie du parti sur les syndicats et sur les autres forces économiques. Deux questions donc, celle du travail dans des syndicats "réactionnaires" et la primauté du parti, qui restent encore aujourd'hui sur l'estomac des "extrémistes".

Le congrès délibéra aussi à propos de la constitution d'une centrale Syndicale internationale, l'Internationale Syndicale Rouge, dans laquelle devaient s'organiser à l'écho II^{ème} internationale les syndicats conquis par les communistes, en opposition à la centrale syndicale jaune d'Amsterdam, contrôlée par les sociaux-démocrates.

De même, les thèses sur la constitution des soviets trouvèrent une opposition de la part des représentants français, italiens – sauf la Gauche qui les partageait –, américains et anglais, qui prétendaient que les soviets devaient être constitués tout de suite et non dans l'imminence de l'assaut révolutionnaire, en tant qu'organes spécifiques de la prise du pouvoir et non en tant que formes permanentes de l'organisation prolétarienne.

Il y eut encore désaccord sur la question nationale et coloniale, développée dans les thèses de Lénine et de l'indien Roy, corrigées partiellement par les thèses "supplémentaires", afin d'atténuer

l'impression selon laquelle les thèses voyaient la révolution internationale dans les pays coloniaux plutôt que dans les métropoles industrialisées. Serrati et Graziadei s'abstinrent, de même que l'espagnol Postagna. Le problème de la liaison de la révolution dans les colonies avec celle des pays "civilisés", que Lénine voulait unies en un front d'attaque révolutionnaire global au capitalisme international, reposant sur les réseaux des partis communistes autonomes et indépendants des mouvements démocratiques et de libération nationale, mais œuvrant à la construction de soviets ouvriers et paysans en appui aux mouvements démocratico-bourgeois, fut "rectifié" par la mise au point que l'appui des communistes devait aller aux mouvements nationalistes révolutionnaires. Le "compromis" visait à ne pas détacher les révoltes des peuples d'orient de la lutte révolutionnaire du prolétariat occidental, en repoussant des attitudes d'indifférentisme assumées en particulier par Serrati et Festagna.

La thèse "sur le rôle du parti communiste", celles "sur les tâches fondamentales de l'IC", les "conditions d'admission" établissent de façon irrévocable, avec l'ensemble des autres thèses, le tracé d'un parti international et non celui d'une fédération de partis.

Dans les congrès internationaux suivants, la construction du parti mondial buta, malgré les proclamations répétées de l'Exécutif, contre une série d'obstacles, érigés objectivement par le processus réel de la lutte révolutionnaire, auxquels on ne put pas donner de réponse correcte et adéquate. A partir du 3^e congrès de juillet 1921, on assiste à l'écartèlement des thèses centrales du 2^e congrès, et on s'y dirige toujours plus, jusqu'au démembrement matériel de l'IC.

La Gauche fut la seule qui ait élaboré en ces soixante ans une analyse exacte et complexe de la défaite de la révolution, une analyse basée exclusivement sur le marxisme révolutionnaire, consacrée dans des thèses et des textes en parfaite continuité avec la tradition communiste, de Marx à Lénine, car il y a continuité de position entre le parti de 1848 et celui d'aujourd'hui, dans la mesure où le prolétariat n'est pas une classe nationale, et la révolution est un processus international.

Le petit parti actuel se dénomme international non du fait de son extension géographique actuelle, mais pour signifier la vieille aspiration de reconstruire une organisation communiste mondiale, fondée sur la complexité des positions élaborées par la Gauche Communiste, elle même internationale et pas seulement "italienne", car Marx, Engels, Lénine, Trotsky appartiennent au prolétariat de tous les temps.

Pour ces raisons, nous avons toujours repoussé les invitations a "l'unification", les "convergences", les "alliances", au niveau organisatif et politique, conscients, en se fondant sur l'expérience historique, que l'on étend pas son influence réelle dans la classe en dilatant artificiellement l'organisation.

Le problème de s'organiser dans le parti n'est pas un problème secondaire et formel. La Gauche se devait de s'opposer à la centrale de Moscou, quand apparaissait alors dans toute sa gravité la façon dont "on engageait et on licenciait"—ce fut bien ainsi!—les dirigeants du parti selon qu'ils étaient désirés ou non à l'Exécutif. Le comportement et le changement de comportement du parti étaient guidés par les hauts et les bas des positions que se donnait l'Internationale, jusqu'à arriver à la nécessité aberrante pour le centre de créer dans les sections nationales de l'IC ses fractions particulières. Dés lors, l'IC cessait de s'orienter dans le sens du parti unique mondial, pour retourner à reculer vers la fédération de partis nationaux. Le fonctionnement interne de l'IC s'ouvrait à l'opportunisme, par ce moyen aussi.

La façon de structurer le parti influe sur son orientation, et vice-versa. Chaque aspect de la vie complexe du parti est sujet à des influences réciproques. Il n’y a pas de compartiment étanche.

Nous en déduisons que se réclamer de la Gauche implique la reconnaissance de la lutte qu’elle a dû soutenir à tous les niveaux jusqu’à aujourd’hui, et pas seulement celle qui s’engagea à Livourne en 1921.

En traitant des multiples questions qui sont les bases du futur parti international de demain, nous n’exposons pas formellement les conditions de la Gauche par simple suffisance de parti, mais parce-que ce sont les seuls qui montrent le passage de la phase de mouvement à celle de parti mondial. La Gauche se distingue de tous les “extrémismes de gauche” sous cet aspect, car elle ne fait pas partie d’un prétendu “mouvement communiste révolutionnaire”, mais parce-que, le communisme étant un et un seul, on ne peut concevoir le parti comme un florilège de “dialectiques”, comme furent le Parti Communiste d’Italie et l’Internationale Communiste, phagocytés par la contre-révolution mondiale. Le PC d’Italie et l’IC sont morts pour toujours, après avoir accompli un bout de la lutte révolutionnaire du prolétariat.

Le parti unique international du prolétariat ne renaître des cendres de la défaite, comme un parti puissant. que sur les fondements du marxisme révolutionnaire, dont la Gauche est l’incarnation.

La Gauche revendique une tradition cohérente et ininterrompue, du Manifeste de 1848 à aujourd’hui. Elle représente la tradition du marxisme révolutionnaire, synonyme de communisme. Elle représente la continuité de programme et de principe tout au long de l’arc plus que séculaire de luttes de classes, de victoires et de défaites du prolétariat. Elle est la cohérence tactique dans le cadre complexe des conditions historiques pas toujours homogènes et pas toujours d’interprétation facile. Elle est la base organisationnelle liée jalousement au centralisme de l’organe parti, que ce soit quand, dans la 1ere Internationale, la tâche principale était de construire pour la première fois de l’histoire une organisation combattante essentiellement prolétarienne, émancipée de la démocratie bourgeoise, ou bien quand, dans la 3° Internationale, la fonction de direction centralisée à l’échelle mondiale du mouvement communiste visait, dans la crise révolutionnaire, avec la guerre mondiale et l’Octobre, le début du déchaînement de la révolution internationale.

Qui peut revendiquer ces “mérites” ? Quel groupe, parti, école politique peut en dire autant, alors qu’on s’ingénie à rechercher dans la longue histoire du communisme les “erreurs”, pour mettre la Gauche sur le banc des accusés ?

L’anarchisme, le syndicalisme révolutionnaire, ont peut-être atteint de plus solides succès, avec leur éclectisme et la phobie viscérale envers le parti ?

Le labourisme et l’ouvriérisme “communiste” allemand, le conseillisme hollandais, et les autres petites excroissances nées de l’ouvriérisme, ont peut-être traduit des défaites prolétariennes en victoires, dans leur vaine tentative de briser la marche historique du marxisme révolutionnaire ?

Les “correcteurs” du communisme, non seulement n’ont pas obtenu le moindre petit succès, mais aussi la moindre petite avancée dans l’élaboration théorique et tactique du processus révolutionnaire du prolétariat.

Il est bien misérable d’accuser la Gauche de sectarisme pour son refus explicite des rassemblements, de types anciens ou nouveaux, en prenant à témoin, en tout temps et en tout lieu, Livourne 1921 et l’IC.

C'est justement l'expérience du premier après-guerre, de l'IC et du PC d'Italie en particulier, qui démontre que le parti unique du prolétariat ne resurgira que sur les bases de la Gauche gravées de façon nette par le long et pénible travail de critique révolutionnaire. C'est là la seule voie, celle de toujours. L'autre est la "troisième voie", dont l'influence consiste dans la seule force dans l'aujourd'hui réactionnaire, c'est celle des partis traîtres, qui renforce le pouvoir capitaliste et est d'empreinte contre-révolutionnaire.

Le choix du camp est inexorable : ou avec la Gauche pour le parti communiste, auquel on doit discipline et dévouement, ou avec ses ennemis, qu'ils se camouflent en "critiques" "fractionnistes", "réalistes" ou anarchistes, ouvriéristes extrémistes.

Quand et comment fut brutalement interrompue la formidable lutte du prolétariat révolutionnaire pour se constituer en parti international ? La réponse exacte et complète se trouve dans l'histoire de la dégénérescence de l'IC que la Gauche a vécue et combattue, héroïquement avec le sacrifice de la vie : d'une grande partie de ses fidèles militants. Les batailles, au nom de l'intransigeance révolutionnaire, à un certain point de développement de la dégénérescence, ont assumé les aspects d'une authentique guerre de classe, que l'on a du dans le même temps affronter à l'extérieur du parti, contre les gardes blancs de la bourgeoisie et contre ses cinquièmes colonnes social-démocrates, et à l'intérieur du parti contre des positions aberrantes, défendues au départ par des "droitiers" et les "centristes" ignorés, puis imposées avec l'autorité des armes par les "staliniens". Ces batailles ont des dates et des objectifs précis que nous rappelons encore de façon sommaire à ceux qui, jeunes et vieux, se disaient jusqu'à hier communistes révolutionnaires, dans l'espérance qu'ils répondent à l'appel de la Gauche, selon notre vieil adage : on ne laisse jamais tomber le parti !

1921 : contre le "front unique entre partis, pour le front unique syndical ;"

1922 : contre le "gouvernement ouvrier", les combinaisons parlementaires entre partis communistes et sociaux-démocrates, pour le seul gouvernement ouvrier possible, celui de la Dictature Proletarienne du seul parti communiste.

1923 : contre le "gouvernement ouvrier et paysan", dégénérescence du gouvernement ouvrier ;

1924-26 : contre les blocs électoraux et les fusions avec de supposées, ailes gauches de la social-démocratie ; contre le terrorisme idéologique et les concussions organisatives : contre les manœuvres oscillantes de tactique et la soumission du parti international à l'État russe.

Ce sont là, sommairement, les questions cruciales sur lesquelles la Gauche a dû livrer bataille, en tentant d'empêcher l'IC de tomber dans l'opportunisme. L'historiographie officielle a tendu un voile de silence sur les luttes de la Gauche, et le grand apport "critique" des faux communistes est de démontrer que le marxisme révolutionnaire a failli, et que d'autres "formules" et d'autres "voies" doivent être parcourues.

Du 2° congrès de l'IC (1920) aux thèses de la Gauche du second après-guerre

On ne peut soutenir sérieusement que la Gauche est restée fidèle aux points cardinaux du marxisme révolutionnaire et, en même temps, l'accuser d'être restée sourde aux "nouvelles" impulsions de l'histoire. Une thèse encore plus bête consiste à reconnaître la justesse des positions de la Gauche "alors", set de les prendre pour dépassées aujourd'hui, comme si un diaphragme

impénétrable séparait l'hier et l'aujourd'hui ; et pourquoi pas l'aujourd'hui du demain?

Nous ne fûmes pas enthousiastes sur la façon dont se formait l'IC. Nous étions convaincus, avec raison, que l'on devait tailler à "droite" et au "centre" des vieux partis de la 2^e Internationale, et nous avions des doutes sur de nombreuses vocations de "gauche" de dernière heure. La convergence sur les positions émises par l'initiative bolchevik de fractions des partis socialistes était le moyen inévitable pour construire l'IC. Sous la poussée des événements mondiaux, principalement de la guerre impérialiste terminée depuis peu et de la révolution d'Octobre victorieuse, qui mettaient sens dessus dessous la structure économique, sociale et politique du capitalisme international, il n'y avait pas à hésiter une seule minute pour tenter d'organiser une centrale internationale de parti capable d'orienter le prolétariat qui allait en se radicalisant.

Avec le second congrès, on construisit un mur pour barrer la route aux principes, aux doctrines et aux pratiques des classes ennemies, en provenance de la social-démocratie. Le résultat fut positif, qui marqua le passage irréversible vers le parti communiste unique, que seules la légèreté de présomptueux et la suffisance des traîtres purent juger dépassé et fallacieux. Seule la Gauche a les mains propres pour soumettre à une critique, même sévère, les positions et la tactique de l'Exécutif de l'IC : elle n'a pas partagé les positions et la tactique seulement en paroles, pour les trahir dans l'action à l'intérieur du parti mondial.

Les ex-partis communistes ont tourné le dos pour toujours au communisme et à sa puissante vision de l'histoire. Il ne sortira pas de ces partis des fractions de "gauche" en mesure de rejoindre les nouvelles avant-gardes du communisme révolutionnaire, en se séparant de ces sales partis. Ces partis se sont désormais identifiés au régime politique capitaliste. Leur révision est totale. Il n'y a pas une seule proposition communiste dans leur programme, dans leurs textes, dans leurs énonciations et directives, dans leur action. On doit dire de ces partis de que l'on disait des partis sociaux-démocrates : ils ne sont pas la "droite" du mouvement ouvrier, ils sont la gauche de la bourgeoisie.

Les thèses "caractéristiques" de 1951, élaborées par la Gauche, synthétisent l'expérience historique du prolétariat, et assument la même importance historique que les thèses du 2^e congrès de l'IC. Elles constituent la ligne de démarcation infranchissable entre le marxisme révolutionnaire et l'opportunisme.

En ce sens, les thèses "caractéristiques", et celle qui ont suivi, même en l'absence d'un mouvement international de classe, représentent les fondements non du parti "italien", pas seulement du parti d'aujourd'hui, petit et faible, mais du parti communiste international fort et compact de demain, de la même façon que le travail accompli par la Gauche à l'intérieur de l'IC ne concernait pas seulement le parti italien, mais aussi et surtout le parti mondial.

Dans les thèses du second après-guerre on distingue, tel un fil conducteur ininterrompu, les motifs fondamentaux qui avaient caractérisé le travail limpide dans le PC d'Italie et dans l'IC, depuis leur fondation jusqu'à la dernière heure de la présence de la Gauche dans le mouvement communiste international et l'opposition, départ rendu nécessaire au fur et à mesure que l'Exécutif abandonnait les positions d'origine, talonné qu'il était par la vague contre-révolutionnaire la plus dévastatrice qui se soit abattue sur le prolétariat. Dans la défaite de l'assaut révolutionnaire et du mouvement communiste, les positions du marxisme révolutionnaire que la Gauche défendait constituaient le point de référence pour reprendre la marche vers la reconstruction du parti mondial. Parmi ces positions, qui ne reflètent pas des apriorismes idéologiques, mais des points fermes de

doctrine et de praxis conquis au cours de batailles physiques, d'affrontements directs souvent sanglants, se distinguent celles qui sont le contraire exacte des positions des partis traîtres. La première, la plus distinctive et caractéristique envers l'opportunisme, est celle qui définit la démocratie bourgeoise comme le régime le plus mystificateur des rapports de classe, et non comme le régime permanent, "éternel" pour l'émancipation prolétarienne du capitalisme ; la seconde se définit par le rejet de toute pratique démocratico-parlementaire ; la troisième consiste dans le fait que l'on doit repousser toute commission organisative, alliance et entente politique avec des partis, des groupes ou des fractions soi-disant de "gauche", "proches", "voisins" ; la quatrième caractérise la destruction violente, et non par des chemins pacifiques et légaux, du pouvoir bourgeois, et l'instauration du pouvoir dictatorial du prolétariat dirigé par le parti unique, communiste international ; la cinquième impose la reconstruction du parti politique de classe à l'échelle mondiale sur les bases du marxisme révolutionnaire, c'est-à-dire sur des bases idéologiques homogènes développées par Marx, Engels, Lénine, sur des schémas tactiques délimités de façon rigide par des principes et des finalités sur l'organisation centralisée organiquement, liant étroitement aux postulats programmatiques les chefs et les autres militants.

Pour qui veut sincèrement et sérieusement s'inspirer du marxisme révolutionnaire, apparaît nettement la fermeture claire aux positions frontistes, d'alliances, pacifiques, démocratiques, revendiquées par les groupes politiques pour qui la révolution serait une question de formes plutôt que de forces. Ce sont ces positions qui, transférées au niveau organisatif, voudraient confier la dilatation et le renforcement de l'influence du parti politique de classe à des combinaisons politiques, à des cooptations organisatives, plutôt que à la vision correcte et sévère des intérêts de classe selon la pratique marxiste révolutionnaire qui a maintenant plus d'un siècle.

Une intransigeance voulue, consciente

Le parti petit et limité d'aujourd'hui est fortement convaincu de constituer le centre de référence pour toutes les forces qui entendent se placer sous le drapeau de la révolution communiste, et que c'est seulement en diffusant sur une échelle toujours plus vaste son influence dans le prolétariat que se trouve la garantie de la reconstruction du futur parti unique mondial.

C'est là sa profonde conviction, murie dans l'expérience historique et s'appuyant sur les tables de l'antique et toujours actuelle doctrine, qui postule la rencontre dans l'organisation de classe (syndicats rouges, associations économiques prolétariennes, etc.), qui se reconstruire avec le retour sur la scène historique de la classe ouvrière comme protagoniste, de tous les travailleurs, quel que soit le parti dans lequel ils sont encadrés ; de plus, il maintient une fermeté programmatique, une rigidité organisationnelle et une tactique sévère, qui lui permettrait de mettre en valeur au maximum ses caractéristiques de parti – organe exclusif du prolétariat ainsi que la combativité ouvrière.

Nous le disons avec sincérité et franchise à ceux qui se sont séparés du parti dans l'illusion de prospecter des voies qui abrégeraient ou accéléreraient le cours des événements, et qui contribuent ainsi à disperser les énergies, autrement plus fertiles comme militants révolutionnaires du parti, et à embrouiller la classe, déjà assez noyée par la domination opportuniste. Si l'on peut penser sérieusement, avec détermination, stimuler le processus historique, la voie juste, la seule, est celle de l'intransigeance révolutionnaire, à parcourir jusqu'au bout, ferme à sa place de militant communiste discipliné à l'organisation et au programme.

Là aussi, les mises en garde de la Gauche à l'Exécutif de l'IC sont des enseignements, quand on

croît s'opposer puis contre-attaquer à l'offensive capitaliste dans une période de reflux révolutionnaire en oscillant, avec une amplitude toujours plus grande, d'un expédient à l'autre... Aucun expédient ne réussit à stopper la défaite. Aucune tactique oscillatoire ne peut renverser la tendance défavorable. Les "ouvriéristes" ne le pourront pas, ni les "conseillistes", ni les opposants. Aucune formule organisationnelle, comme celle de la "bolchévisation", ne peut renverser les rapports de force qui se mettent en place contre le prolétariat. Même la Gauche, solide sur des positions correctes, ne put imposer une barrière matérielle à l'invasion opportuniste avec la différence cependant que la Gauche avait une conscience claire que la partie était alors perdue et que tous les efforts devaient être faits pour la défense du programme et de la doctrine, condition indispensable et prioritaire pour la reprise du cours révolutionnaire, quand un nouveau cycle favorable s'ouvrira. Nous fûmes accusés d'être des "doctrinaires" et même des "déserteurs", car nous refusions d'adhérer aux "fractions de gauche", aux "programmes transitoires", aux "nouvelles" internationales.

Ce fut un acte de courage, de vrai courage révolutionnaire que de renoncer à la "contre-offensive" privés de solides bases, pour protéger le puissant travail effectué de la contingence adverse et de la contamination qui en dérive, de la même façon que Marx préféra dissoudre la 1^e Internationale plutôt que de la laisser à la merci des fripons qui l'avaient discréditée, en pensant bien qu'une nouvelle Internationale continuerait le cycle fécond en reprenant le cheminement au point où la Première l'avait interrompu de manière forcée.

Avec le Parti

Avec la masse de travail et l'ensemble des batailles de la Gauche qui s'est incarnée dans le petit parti international, nous affirmons que c'est là que résident l'engagement communiste, la restauration de la doctrine, la défense du programme, l'élaboration tactique, la préparation du prochain saut révolutionnaire du prolétariat. C'est là qu'existe la seule possibilité réelle du regroupement des forces sincèrement révolutionnaires et de la résolution des contradictions qui empêchent encore le prolétariat de se dégager de l'emprise des partis traîtres, et non dans la jonction éphémère et fautive de dissidences et de préalables, générant des oppositions irréductible.

C'est un parti qui, malgré les hauts et les bas, est toujours resté ferme dans la doctrine, dans le programme, dans les principes et dans la finalité, auquel sont dus le respect, le dévouement, la discipline. C'est que la Gauche est contre les blocs et les fusions la manière opportuniste, mais est pour le bloc et la fusion des volontés et des forces combattantes, amalgamées par le communisme conçu comme un complexe unitaire et homogène de principes et de buts, de programme et de tactique, où les comportements individuels, ayant renié pour toujours cette société, sont réellement libres et affranchis pour donner leur contribution solidaire à la cause.

Nous sommes encore en plein sous la domination de la contre-révolution et ce n'est pas un "concile" international qui nous en fera sortir. Ce n'est pas non plus un "front uni politique" entre partis communistes, d'ailleurs inexistante, outre des groupes "extrémistes" sans tradition si ce n'est celle de l'hybridité, qui nous sortira de la tourmente.

Les symptômes du fléchissement productif, le malaise qui se répand par mi le prolétariat touché aujourd'hui durement par l'offensive économique et sociale bourgeoise, la chute dans le sous-prolétariat de parties des couches moyennes, tout cela se concrétise dans la plus grande popularité de quelques factions frondeuses du milieu opportuniste : ce ne sont que diversions pour gouverner

dans la légalité du régime, et retenir ces prolétaires qui sentent avancer et grandir la pression de la bourgeoisie et perçoivent avec une lucidité toujours plus grande la trahison des partis et des syndicats qui se proclament ouvriers.

Cet état de fait est bien loin de caractériser un changement dans les rapports de force entre les classes. La technique politique de la bourgeoisie qui consiste à sécréter des oppositions loyales envers le régime bourgeois sous le signe de la “dissidence”, qui ne sort pas des limites de la légalité est maintenant un vieux truc, qui marche plus du fait de la faiblesse extrême de la classe ouvrière que par efficience intrinsèque. Nous pensons que la crise générale du système économique capitaliste est en train de mûrir et qu’elle peut produire de profondes fissures sociales et politiques, au point de remettre en mouvement le prolétariat et de recréer le terrain naturel pour l’affrontement entre programmes et entre partis.

En absence de ces conditions objectives, qui justifièrent la naissance de la Troisième Internationale, les thèses des partisans de la “nouvelle” internationale grâce à la “fédération” d’oppositions “communistes” tombent, et il ne reste que le velléitarisme de gens qui pensent suppléer au manque de forces avec des étiquettes et des proclamations. Le facteur déterminant est, bien au contraire, aujourd’hui une poignée de communistes authentiques engagés depuis des décennies dans la restauration de la théorie et du programme. Mais il serait démagogique de croire qu’elle peut simplement passer à la tête du prolétariat sans être soutenue de façon large et effective par le prolétariat.

Éventuellement, si une “confrontation” peut avoir lieu – et c’est une autre thèse que celle de la “confrontation” des “fédéralistes” – cela n’a de sens sur le terrain du programme, pour la bonne et simple raison que *les programmes ne sont pas comparables*. mais sur le terrain de l’action où se heurtent et se mesurent les forces, les armes et les orientations pratiques, sur lesquels le prolétariat est en mesure de s’orienter et de choisir la formation. La “confrontation” est le prétexte pour la “négociation”, méthode typique de la diplomatie entre partis bourgeois. Et si la négociation, par exemple, peut avancer le mot d’ordre de la grève générale à travers l’organisation de classe du prolétariat, nous serons d’accord quand seront réunies les conditions objectives, pour le moment inexistantes.

Pour conclure, nous ne “confrontons” notre programme avec personne et nous ne tentons pas de le marchander avec les programmes d’autres partis. Quand il sera temps, nous veillerons à diriger l’action prolétarienne de la façon et avec les moyens qui garantissent l’indépendance et l’autonomie du parti et l’obtention d’une avancée de la classe vers l’objectif ultime de la conquête du pouvoir politique.

L’expérience acquise jusqu’à maintenant nous enseigne que ceux qui se mettent en quatre pour des accords politiques, sont en général toujours absents au rendez-vous de l’action pratique. A plus forte raison, la proposition de “négocier” pour la reconstitution du parti reste au niveau de l’utopie, qui est irréalisable à moins de dénaturer le parti.

La Gauche s’est toujours battue contre ces pratiques aberrantes. Rien n’a changé pour que l’on doive revoir ces positions.

AVEC LENINE, CONTRE LE VOLONTARISME ORGANISATIF

“Certes, presque tout le monde voit aujourd’hui les bolcheviks ne se seraient pas maintenus au pouvoir, je ne dis pas deux années et demie, mais même deux mois et demi, sans la discipline la plus rigoureuse, une véritable discipline de fer dans notre parti, sans l’appui total et indéfectible accordé à ce dernier par la masse de la classe ouvrière, c’est-à-dire par tout ce qu’elle possède de réfléchi, d’honnête, de dévoué jusqu’à l’abnégation, de lié aux masses, d’apte à conduire derrière soi ou à entraîner les couches arriérées.

Je répète : l’expérience de la dictature prolétarienne victorieuse en Russie a montré clairement à ceux qui ne savent pas réfléchir ou qui n’ont pas eu l’occasion de méditer ce problème, qu’une centralisation absolue et la plus rigoureuse discipline du prolétariat sont une des conditions essentielles pour vaincre la bourgeoisie.

Et tout d’abord la question se pose : qu’est-ce qui cimente la discipline du parti révolutionnaire du prolétariat ? Qu’est-ce qui la contrôle ? Qu’est-ce qui l’étaye ? C’est, d’abord, la conscience de l’avant-garde prolétarienne et son dévouement à la révolution, sa fermeté, son esprit de sacrifice, son héroïsme. C’est, ensuite, son aptitude à se lier, à se rapprocher et, si vous voulez, à se fondre jusqu’à un certain point avec la masse la plus large des travailleurs, au premier chef avec la masse prolétarienne, *mais aussi* la masse des travailleurs *non prolétarienne*. Troisièmement, c’est la justesse de sa stratégie et de sa tactique politiques, à condition que les plus grandes masses se convainquent de cette justesse par leur propre expérience. A défaut de ces conditions, dans un parti révolutionnaire réellement capable d’être le parti de la classe d’avant-garde appelée à renverser la bourgeoisie et à transformer la société, la discipline est irréalisable. Ces conditions faisant défaut, toute tentative de créer cette discipline se réduit inéluctablement à des phrases creuses, à des mots, à des simagrées. Mais, d’autre part, ces conditions ne peuvent pas surgir d’emblée. Elles ne s’élaborent qu’au prix d’un long travail, d’une dure expérience ; leur élaboration est facilitée par une théorie révolutionnaire juste qui n’est pas un dogme, et qui ne se forme définitivement qu’en liaison étroite avec la pratique d’un mouvement réellement massif et réellement révolutionnaire.

Si le bolchevisme a pu élaborer et réaliser avec succès, de 1917 à 1920, dans des conditions incroyablement difficiles, la plus rigoureuse centralisation et une discipline de fer, la cause en est purement et simplement dans plusieurs particularités historiques de la Russie.

D’une part, le bolchevisme est né en 1903, sur la base, solide s’il en fut, de la théorie marxiste. Et la justesse de cette théorie révolutionnaire – et de cette théorie seule – a été prouvée non seulement par, l’expérience universelle au XIX^{ème} siècle tout entier, mais encore et surtout par l’expérience des flottements et des hésitations, des erreurs et des déceptions de la pensée révolutionnaire en Russie.

D’autre part, le bolchevisme né sur cette base théorique de granit, a vécu une histoire

pratique de quinze années (1903-1917), qui pour la richesse de l'expérience, n'a pas d'égal au monde."

(Lénine, La Maladie Infantile ...)

Ce court texte de Lénine suffit pour démolir l'idée fautive selon laquelle le bolchevisme et sa force surgiraient de la connaissance de mécanismes organisatifs formels qui devraient constituer un "modèle" d'organisation pour le parti prolétarien. Cela suffit pour distinguer Lénine de tous ceux qui ont eu pour seul mérite, mérite honteux dans l'histoire, de forger la "liturgie du léninisme". Qui entendons-nous par là ? En premier les staliniens, les vieux comme les nouveaux, les regroupements petit bourgeois sans fin qui se refont en prenant appui sur la falsification des années 1924-26, appelée bolchévisation et qui prétendit rendre "plus révolutionnaires" les partis hésitants et désorientés de la III^e Internationale en les dotant d'une formule organisationnelle (organisation par cellule), qui était considérée comme l'outil primordial et la garantie de l'orientation révolutionnaire bolchevique. Ensuite tous leurs présumés ennemis, les épigones de Trotsky aux mille étiquettes ; lesquels font d'une autre formule organisationnelle leur talisman et ont le front d'avancer, au nom de Lénine, que la déviation stalinienne consista en une inobservation de la "démocratie interne du parti", du "centralisme démocratique". Ennemis prétendus, ils sont tous deux unis dans la croyance superstitieuse que le parti se caractérise par la conformité à un modèle d'organisation et au fond ils pensent bien tous deux que les méthodes de Staline sont les mêmes que celles de Lénine et qu'en définitive tout se réduit à un excès d'"autoritarisme". C'est le spectre commun à tous les petits bourgeois, les héritiers parfaits de la bourgeoisie en lutte contre les absolutismes féodaux : le pouvoir incontrôlé, la discipline aveugle, le cerveau collectif, voilà les dangers et les causes des désastres historiques de la classe ouvrière. Que les prolétaires qui veulent prendre conscience de l'essence de ces divers rassemblements politiques actuels apprécient ce que disent et écrivent ces mille groupuscules de "révolutionnaires" comme le parti communiste italien etc., on leur trouverait à tous ce plus petit commun dénominateur : la démocratie interne, l'absence de délégation, de chefs, etc. Tous s'y reconnaîtront plus ou moins.

Centralisme organique, base essentielle du parti

C'est un fait que tous ceux là ont une vision anti-marxiste non seulement de la fonction et des devoirs du parti, mais encore et surtout de la dynamique de sa formation et de son développement. Reprenons la voix ferme de Lénine : "centralisation rigoureuse, discipline de fer, centralisation absolue", telles sont les armes qui permirent au bolchevisme de vaincre en 1917 et de se maintenir au pouvoir, et non pendant deux mois et demi, mais pendant deux ans et demi, au moment où Lénine écrit cela. Sans ces caractéristiques, le parti révolutionnaire du prolétariat est incapable d'accomplir ses devoirs et c'est pourquoi, tous ceux qui craignent la "discipline de fer" ou font appel à des correctifs, en prétendant inventer un Lénine à leur mesure, se mettent hors du camp révolutionnaire.

La base de cette discipline de fer ? Lénine nous l'enseigne ! Elle est avant tout, un résultat et non un élément mécanique, le produit d'une belle norme statutaire. C'est le résultat des éléments suivants : 1) de la conscience de l'avant-garde prolétarienne, dévouée à la cause révolutionnaire, de la fermeté, de l'abnégation, de l'héroïsme ; 2) de la capacité de cette avant-garde de se rallier les grandes masses des travailleurs, des prolétaires avant tout... 3) de la justesse de la direction politique réalisée par cette avant-garde, justesse de sa stratégie et de sa tactique politique... Donc, la

discipline organisationnelle de fer est le résultat de la capacité du parti de se mouvoir sur la base de la théorie, en toute, fidélité à cette dernière, et aussi de sa capacité d'intervenir dans les luttes sur le terrain que les masses travailleuses entreprennent pour leurs besoins matériels, avec la stratégie et la tactique appropriées. La Gauche n'a pas inventé la relation très étroite qu'il y a entre la théorie, les principes, la tactique et l'organisation, ce n'est pas elle qui a mis en relief que la solidité organisationnelle ne dérive pas de formules statutaires, mais elle est en relation directe avec la "conscience" et l'action (tactique) du parti. Lénine en dit plus ; il affirme que cette discipline inconditionnelle ne peut s'obtenir d'un seul coup, mais qu'elle est le fruit de tout un processus :

“D'autre part, ces conditions ne peuvent surgir spontanément. Elles sont le résultat d'un long travail, d'une dure expérience ; leur élaboration tient dans une théorie révolutionnaire juste”.

Cela, pour Lénine, crée les conditions de la discipline de fer dont le parti a besoin. Une pratique de quinze ans d'une formation politique sur des bases marxistes, dira-t-il plus loin, c'est-à-dire d'une formation politique qui a su réagir et interpréter les événements de 15 ans sur la base d'une fidélité absolue au marxisme, voilà le secret du monolithisme bolchevique.

Lénine ajoute, en toute logique :

“leur élaboration est facilitée par une théorie révolutionnaire juste et celle-ci, à son tour, n'est pas un dogme, mais se forme de manière définitive en étroite relation avec la pratique, d'un mouvement authentique de masse et vraiment révolutionnaire”.

La théorie *facilite* la formation des conditions de la discipline, mais cela ne suffit pas ; “ce n'est pas un dogme”. Que de modernisateurs et raccommodeurs de la théorie marxiste auraient tendance à crier victoire à ce moment : “Pour Lénine, la théorie n'est pas un dogme, c'est pourquoi elle est variable, changeante, sujette à des améliorations de tout genre” ; Lénine ne dit pas cela, mais exprime une réalité que seule la Gauche Italienne défendra les années suivantes : le sujet, le possesseur de la théorie, c'est le parti, c'est la formation militante qui peut dire que la théorie *lui appartient* dans la mesure où elle est capable de la traduire en action pratique. L'affirmation selon laquelle “la théorie n'est pas un dogme” ne signifie pas qu'elle doit changer, qu'elle n'est pas invariante, mais elle veut dire qu'elle est une arme qui doit être empoignée, réalité pratiquée par le parti militant dans tous les aspects et tous les épisodes de son action. Nous revendiquons pleinement pour le parti prolétarien mondial la thèse reprise ici de Lénine : “Le marxisme n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action”.

Doucement les modernisateurs, ne vous mettez pas à jouer ! Cela ne signifie pas que nous participons au raccommodeage. Cela signifie seulement que la théorie unique et invariante ne sert pas aux “professeurs de marxisme” et, comme telle elle ne peut pas être comprise par ceux-ci, aussi intelligents soient-ils, ce qui veut dire que son interprétation est nulle pour l'opportunisme qui déclare adhérer au marxisme, mais qui se laisse guider dans l'action par tout autre chose que la théorie. Les marxologues et les opportunistes “connaissant par cœur les œuvres de Marx”, nous avons voulu les démolir par cette simple formule ; la théorie appartient au parti révolutionnaire de classe, et elle est à lui dans la mesure où elle détermine, éclaire, définit son action, et non dans la mesure où elle se trouve à l'état d'idée dans la tête des individus, mais où elle est la base de l'action pratique du parti.

Comme on le voit, Lénine est un 'disciple' du *centralisme organique*, et la Gauche n'a rien fait

d'autre que de graver, de 1923 à aujourd'hui, les notions que Lénine énonçait déjà, en se référant à une nouvelle série de faits qui étaient le processus dégénératif de l'Internationale et la victoire commençante du stalinisme. C'est ainsi que "se forme" (ô, réviseurs!) la théorie, dans le sens marxiste et léniniste. Non parce-que l'on fait une belle découverte (selon laquelle il est nécessaire de substituer une partie ou un chapitre de Marx ou de Lénine – qui seraient dépassés—), mais parce-que le parti militant reconferme et grave continuellement la théorie, classant les dates et les expériences de son action, de ses victoires et de ses défaites. Nous l'avons dit mille fois : si une seule des dates de cent ans de luttes prolétariennes à l'échelle mondiale n'était pas classée dans la vision achevée et globale du marxisme, tout le marxisme tomberait, et il ne servirait à rien d'en substituer des parties. Les événements de l'Internationale Communiste n'ont fait que reconfermer négativement ce que Lénine affirmait en 1920. La notion de l'organicité du parti propre à la vision marxiste, en est sortie avec des contours plus nets et plus saillants. Rien de nouveau et rien à changer : c'est le parti mondial qui, pour acquérir cette notion comme son trait caractéristique et déterminant, a dû tragiquement heurter de front les vagues de la contre-révolution. La formation révolutionnaire militante qui jaillit, décimée et saignée, de la tempête de 1920-26, ne put que mettre en premier lieu sur son drapeau la thèse du centralisme organique. C'est la leçon de l'expérience historique, non une invention du cerveau !

En 1926, au III^e Congrès du Parti Communiste d'Italie à Lyon, la Gauche se trouva seule à défendre les idées de Lénine de 1920 contre le centre et la droite du parti qui entendaient obtenir la "discipline de fer" non pas à travers la définition correcte de l'orientation politique et des normes critiques du parti lui-même, mais au travers du mécanisme formel de l'obéissance absolue au centre de l'Internationale. Lénine aurait répondu à ces tentatives difformes qui s'avançaient sous le nom de bolchévisation, par ses paroles de 1920 :

"Sans ces conditions, toute tentative de créer une discipline se réduit inévitablement à des phrases creuses, à des mots, à des simagrées".

La Gauche répondit aussi :

"Un autre aspect de la bolchévisation est qu'elle considère la centralisation disciplinaire complète et l'interdiction sévère du fractionnisme comme une garantie certaine de l'efficacité du parti.

L'ultime instance appelée à trancher toutes les questions controversées est l'organe central international dans lequel le Parti Communiste Russe se voit attribuer une hégémonie sinon hiérarchique, du moins politique.

En réalité, cette garantie n'existe pas et tout le problème est posé de façon inadéquate. En fait, on n'a pas évité le déchaînement du fractionnisme dans l'Internationale, mais on en a par contre encouragé des formes dissimulées et hypocrites. D'ailleurs, du point de vue historique, le dépassement des fractions dans le parti russe n'a jamais été un expédient ni une recette aux effets magiques appliquée sur le terrain statutaire, mais le résultat et l'expression d'une heureuse façon de poser les problèmes de doctrine et d'action politique.

Les sanctions disciplinaires sont un des éléments qui garantissent contre les dégénérescences, mais à condition que leur application reste dans les limites de cas exceptionnels et ne devienne pas la norme et presque l'idéal de fonctionnement du parti.

La solution ne réside pas dans l'exaspération à vide de l'autoritarisme de la hiérarchie, à laquelle manque l'investiture initiale soit parce que les expériences historiques russes sont incomplètes quoique grandioses, soit parce qu'au sein de la vieille garde elle-même, gardienne des traditions bolcheviks, surgissent en fait des dissensions dont la solution ne peut être considérée à priori comme la meilleure. De la même façon, cette solution ne peut pas venir non plus d'une application systématique des principes de la démocratie formelle qui n'ont pas dans le marxisme d'autre place que celle d'une pratique organisationnelle parfois commode.

Les partis communistes doivent réaliser un centralisme organique qui, avec le maximum possible de consultations de la base, assure l'élimination spontanée de tout regroupement tendant à ce différencier. On ne peut obtenir cela à coups de prescriptions hiérarchiques formelles et mécaniques mais, comme le disait Lénine, par une juste politique révolutionnaire.

Ce n'est pas la répression, mais la prévention du fractionnisme qui est un aspect fondamental de l'évolution du parti. (...)

Un des aspects négatifs de ce qu'on appelle la bolchévisation est le remplacement de l'élaboration politique complète et consciente au sein du parti, qui correspond à un progrès effectif vers un centralisme plus compact, par l'agitation bruyante et superficielle de formules mécaniques sur l'unité pour l'unité et la discipline pour la discipline.

Les résultats de cette méthode nuisent au parti et au prolétariat et retardent la constitution du "véritable" parti communiste. Appliquée dans de nombreuses sections de l'Internationale, elle est elle-même un grave symptôme d'opportunisme latent. (Thèses de Lyon, II.5. Discipline et fractions).

A la base de notre conception et de celle de Lénine de l'organicité de la discipline du parti, c'est-à-dire du lien très étroit reliant théorie, tactique, organisation, dans lequel c'est la conscience du parti qui se traduit en "politique révolutionnaire juste" et qui a pour résultat après un long et difficile travail, de renforcer la centralisation organisationnelle, à la base, donc, on trouve la conception marxiste du parti lui-même qui est un organe collectif de combat, et non une assemblée de savants ou de connaisseurs individuels parfaits de la doctrine de classe. Nous écrivîmes dans notre « *Nature, fonction et tactiques du parti communiste* » (1945) :

“Les principes et les doctrines n'existent pas en soi, comme une base établie avant l'action ; ils se forment au contraire dans un processus parallèle à celui de l'action. Ce sont leurs intérêts matériels opposés qui jettent les groupes sociaux dans la lutte pratique, et c'est de l'action suscitée par ces intérêts matériels que naît la théorie qui devient patrimoine caractéristique du parti.

Que viennent à changer les rapports d'intérêt, les stimulants et la direction pratique de l'action, et la doctrine du parti sera du même coup modifiée et déformée.

Croire que, du seul fait qu'elle a été codifiée dans un texte programmatique et que l'organisation du parti a été dotée d'un encadrement stricte et discipliné, la doctrine du parti est devenue intangible et sacrée, et que par conséquent on peut se permettre d'emprunter des directions variées et de recourir à de multiples manœuvres dans le

domaine de l'action, signifie simplement qu'on ne voit pas de façon marxiste quel est le véritable problème à résoudre pour parvenir au choix des méthodes d'action."

Et dans nos "thèses caractéristiques" de 1951, nous avons spécifié l'autre point cardinal de notre conception du parti :

"Non seulement le parti ne rassemble pas dans ses rangs tous les individus composant la classe prolétarienne, mais il n'en regroupe même pas la majorité. Il rassemble cette minorité qui acquiert, dans le domaine de la théorie comme dans celui de l'action, la préparation et la maturité collectives correspondant à la vision générale du mouvement historique et de son but final, dans le monde entier et pendant le cours historique qui va de la formation du prolétariat jusqu'à sa victoire révolutionnaire.

Le parti ne se forme pas sur la base de la conscience individuelle : non seulement il n'est pas possible que chaque prolétaire parvienne à la conscience, et à plus forte raison à la maîtrise culturelle de la doctrine de classe, mais ce n'est même pas le cas de chaque militant pris individuellement, et même les chefs ne constituent à cet égard aucune garantie. Celle-ci ne peut résider que dans l'unité organique du parti.

De même, donc, que nous rejetons toute conception faisant dériver la révolution de l'action individuelle ou encore de l'action d'une masse d'individus non reliés entre eux par un tissu organisationnel précis, de même nous refusons celle qui considère le parti comme un regroupement d'individus savants, éclairés ou conscients : pour nous le parti est un tissu, un système dont la fonction organique au sein de la classe prolétarienne est d'accomplir les tâches révolutionnaires de celle-ci sous tous leurs aspects et dans toutes leurs phases successives et complexes."

La théorie du parti ne se présente donc pas comme un ensemble de notions qui doivent être apprises par cœur par chacun militant ou qui pourraient être le patrimoine d'un cerveau unique, mais comme une vision générale de l'histoire dans laquelle s'intègrent les expériences du mouvement prolétarien depuis ses origines et qui sert de base à l'action du parti. Le parti acquiert les notions du marxisme en tant que "collectivité opérante" et militante, c'est-à-dire qu'elle "apprend" collectivement et dans l'action. C'est la capacité du parti d'imposer son action de façon cohérente avec ses positions doctrinales et programmatiques qui permet à la collectivité de se saisir de ces positions, de les rendre claires et de se démarquer toujours très nettement.

L'histoire de la III^e Internationale nous a remis en tête cette leçon : il ne suffit pas de mettre en forme les positions du parti dans un corps de thèses, ni de s'assurer de la connaissance intellectuelle de celles-ci et de leur acceptation par tous les militants. Si l'action que le parti conduit, et donc sa tactique, son organisation, sa façon de travailler ne correspondent pas à ces positions, on déforme et en fausse la possibilité elle-même d'une acquisition théorique... Donc, le rapport entre l'organisme militant du parti et la théorie ne réside pas dans la connaissance individuelle par tous ses membres, et encore moins par les "plus doués" d'entre eux, mais dans la capacité collective de mener dans la réalité de la lutte de classe une action qui, en partant de l'acceptation de ces positions, s'y conforme. Le parti militant a donc toujours le devoir non seulement de défendre l'invariance et la nécessité des positions qui constituent le patrimoine de l'expérience historique du prolétariat, contre toute tentative de déformation. Il a le devoir de tracer continuellement par son action pratique, par son travail le lien qui relie les affirmations du passé à l'action présente et future, qui fait dépendre l'action des repères théoriques qui relient l'action des communistes d'aujourd'hui à celles des

communistes du passé. C'est pour quoi nous ne parlons jamais de continuité de conception théorique, mais de la continuité de la théorie et de l'action, de positions et de comportements qui, dans l'histoire, ont laissé une trace bien délimitée. C'est dans cet effort quotidien pour se maintenir par l'action dans tous les domaines à la hauteur d'une tradition et d'une expérience qui sont des armes de lutte, que le parti se rend collectivement à même de prendre en charge ses fonctions et se discipline pour atteindre le monolithisme dont parle Lénine.

C'est sur ce chemin étroit, mais nécessaire, que le parti trace en perspective à la classe, aux prolétaires qui combattent sous la poussée de leurs besoins matériels, non pas les démarcations théoriques, mais une ligne d'action pratique reconnaissable par tous comme étant différente et contradictoire avec toutes les autres ; reconnaissable aussi bien de l'analphabète que du "docte", à laquelle on adhère en bloc, même sans connaître les positions du parti, mais en reconnaissant le parti, le sillon qu'il a réussi à tracer, ses idées, ses positions, sa tactique, ses attitudes, ses méthodes.

C'est ainsi qu'on arrive à rapprocher la classe ouvrière de son parti, rapprochement qui ne sera pas dû à l'acquisition individuelle par les meilleurs prolétaires des notions marxistes mais au fait que, à leurs propres yeux, d'après leur instinct et d'après leurs sentiments de militants, la ligne de la théorie et de la praxis que la phalange marxiste aura su tracer et garder, brillera comme un phare.

“Tous, nous savons que quand la situation se radicalisera, des éléments innombrables se raccrocheront à nous, de façon immédiate, instinctive, et sans la moindre connaissance qui puisse singer des diplômes scolaires.”

QUI N'EST PAS AVEC NOUS EST CONTRE NOUS³

Qui n'est pas avec nous est contre nous.

C'est ainsi qu'en 1919 la Gauche, encore dans le Parti Socialiste Italien, intitulait un article publié dans "Il Soviet" à l'occasion de la grève générale pour la Russie et la Hongrie. L'article faisait brièvement l'histoire de la défection des socialistes français et anglais, qui avaient dans un premier temps accepté de participer à la grève, non sur une position de solidarité avec les républiques soviétiques, mais sur une vague formule bourgeoise de non intervention dans les affaires des autres pays. L'article mettait en garde :

“Le fondement de la méthode maximaliste est qu'il ne peut y avoir de collaboration dans l'action entre des courants politiques qui ont des programmes différents...”

Et se terminait ainsi :

“Nous sommes restés seuls, paralysés par la défection, et nous avons vu se dévaloriser la signification même de notre mouvement... Qui n'est pas avec nous est contre nous! Avec une boussole aussi certaine, il ne fallait pas se fourvoyer!”

Ce n'était pas une solution improvisée ou momentanée, mais toute l'action de la Gauche au niveau tactique, d'abord dans le PSI, puis dans le Parti Communiste d'Italie et dans l'Internationale tournait autour de ce point fondamental, classique pour nous.

Les communistes ne font pas découler leur tactique de critères moraux ou idéaux, de préoccupations de purisme doctrinaire, etc., mais de la nécessité de ne pas porter préjudice à la diffusion au sein du prolétariat de la conscience que seul le programme communiste et l'encadrement par notre parti le conduiront à la victoire.

Les adhésions qu'une action particulière du parti peut recueillir ne nous intéressent pas tant que *le maintien de toutes les positions programmatiques* et de limites relatives précises entre nous et tous les autres.

La Gauche s'est toujours élevée contre le mythe de l'unité, contre les blocs avec différentes tendances qui pullulent "dans l'aire prolétarienne", tendances politiques auxquelles correspondent des différences théoriques, programmatiques et tactiques, blocs qui signifient le sacrifice et le passage sous silence d'une partie de son propre programme pour venir se rencontrer sur une ligne intermédiaire.

La révolution est victorieuse non pas quand elle est conduite par un entrelacement de mouvements aux programmes politiques différents, mais si elle a à sa tête le Parti unique et homogène qui possède la perspective pratique du chemin historique – selon une doctrine proclamée pendant de longues années – et se trouve donc être le seul qui puisse se mettre à la tête des masses en ébullition et les conduire à la victoire, contre les faiblesses et les coups de tous les autres.

Dit rapidement, nous sommes – c'est une vieille thèse – *un parti d'opposition face à l'État et aux autres partis politiques*.

³ Il Partito Comunista n°8, 1975 : « Chi non é con noi é contro di noi ».

Plus encore, nous n'avons jamais voulu, et nous ne voudrions pas camoufler et cacher ce caractère qui nous est propre, face aux mouvements et offensives fascistes.

Le fascisme n'est qu'une des formes de la dictature bourgeoise, celle qui répond le mieux aux exigences de la concentration capitaliste à l'époque impérialiste, c'est-à-dire quand le développement gigantesque des forces productives à l'échelle mondiale pousse de manière croissante et toujours plus accélérée à la concentration du capital, à l'unification de la production de manière monopoliste, et donc à la plus grande unification et à la concentration de l'armée prolétarienne. L'impérialisme, dernière phase du capitalisme dans son développement historique, c'est-à-dire d'un système de production qui a déjà épuisé toutes ses possibilités progressistes, enregistre aussi l'ouverture d'une phase politique de pleine et constante réaction de l'État bourgeois en défense de ses intérêts de classe contre un prolétariat qui n'en est plus à ses débuts, mais qui s'est désormais affirmé à l'échelle internationale, numériquement puissant et uni toujours plus solidement par le travail collectif dans les grandes concentrations industrielles ; un prolétariat historiquement à l'attaque, dernière classe de l'histoire qui devra succéder à la bourgeoisie pour libérer les forces productives du joug de la propriété privée des moyens de production, concentrés en un nombre de mains toujours plus restreint, et que garde l'État capitaliste, qui doit nier toujours plus l'apparence démocratique et qui, en s'ingérant de façon despotique dans les affaires et en se servant du fouet policier et dictatorial, unifie la bourgeoisie et frappe le prolétariat.

Lénine définit l'impérialisme, « le stade monopoliste du capitalisme » ainsi :

1. Concentration de la production et du capital, qui a atteint un assez haut degré de développement pour créer les monopoles avec des fonctions décisives dans la vie économique ;
2. fusion du capital bancaire avec le capital industriel et formation sur cette base du "capital financier" ;
3. grande importance acquise par l'exportation de capital par rapport à l'exportation de marchandises ;
4. surgissement d'associations monopolistes internationales de capitalistes qui se partagent le monde ;
5. répartition complète de la terre entre les plus grandes puissances impérialistes.

“Monopoles, oligarchie, tendances à la domination au lieu des tendances à la liberté, exploitation d'un nombre toujours plus croissant de nations petites ou faibles par une poignée de nations extrêmement riches ou puissantes : tout cela a donné naissance aux traits distinctifs de l'impérialisme qui le font caractériser comme un capitalisme parasitaire pourrissant. C'est avec un relief sans cesse accru que se manifeste l'une des tendances de l'impérialisme la création d'un “État-rentier”, d'un État-usurier, dont la bourgeoisie vit de plus en plus de l'exportation de ses capitaux et de la “tonte des coupes”...” (Lénine, « L'impérialisme », ch. 10).

L'impérialisme est donc la dictature du capital financier, de l'oligarchie financière, sur toutes les institutions économiques et politiques, qu'elles soient même démocratiques dans leur aspect extérieur, et c'est ainsi que se détermine historiquement le dépassement dans l'utilisation, par la bourgeoisie, des méthodes démocratiques du gouvernement de la machine étatique.

Le fascisme “politique” ne représente en fait rien d’autre que le mouvement *unitaire* de la classe dominante organisée militairement, contre le mouvement *unitaire* du prolétariat, représenté par le Parti Communiste. En ce sens, la mutation de l’appareil étatique bourgeois de type démocratique en une dictature ouverte, exprime les limites historiques de la lutte de classes entre le prolétariat et l’État capitaliste, arrivée à son issue révolutionnaire, la vraie alternative historique, qui n’est plus voilée par la mystification démocratique, ou dictature prolétarienne ou dictature capitaliste. C’est ce que la Gauche soutenait dans les thèses de Lyon de 1926 :

“Le mouvement fasciste doit être compris comme une tentative d’unification politique à des fins contre-révolutionnaires des intérêts divergents des divers groupes bourgeois. Créé et alimenté directement par toutes les classe dirigeantes, propriétaires fonciers, industriels, commerçants, banquiers, soutenu par l’appareil d’État traditionnel, la couronne, l’Église et la franc-maçonnerie, le fascisme a poursuivi ce but en mobilisant des éléments sociaux des classes moyennes, en plein désarroi, qu’il a réussi à lancer, en alliance étroite avec tous les éléments bourgeois, contre le prolétariat.”

Puis, les thèses reniaient les opportunistes d’hier et d’aujourd’hui qui, falsifiant le concept de classe, déplacent l’action révolutionnaire du prolétariat sur le terrain bourgeois nationaliste du “Front Populaire”, mettant en avant la fausse alternative “fascisme ou bien démocratie”, en définissant le fascisme comme étant une force *externe* à l’État capitaliste :

“Ce qui s’est produit en Italie ne doit être expliqué ni comme l’arrivée au pouvoir d’une nouvelle couche sociale, ni comme la formation d’un nouvel appareil d’État possédant une idéologie et un programme originaux, ni comme la défaite d’une partie de la bourgeoisie dont les intérêts coïncideraient mieux avec les méthodes libérales et parlementaires. Les libéraux et les démocrates, Giolitti et Nitti, sont les protagonistes d’une phase de la lutte contre-révolutionnaire liée dialectiquement à la phase fascisme et décisive pour la défaite du prolétariat. Leur politique de concessions, menée avec la complicité des réformistes et des maximalistes, a permis en fait à la bourgeoisie de détourner la pression prolétarienne et donc de tenir dans la période qui a suivi la guerre et la de mobilisation, lorsque la classe dominante et tous ses organes n’étaient pas prêts à résister de front.”

Ainsi, fascisme et démocratie ne sont riant d’autre que des formes différentes de la dictature bourgeoise répondant à deux périodes différentes du développement de la lutte de classes, liées à l’aiguïsement des contradictions capitalistes. La forme démocratique défendue par les partis opportunistes ne représente pas une oppression moindre de la classe, ni une diminution du degré d’exploitation du Capital sur le Travail, c’est seulement l’expression de la superstructure d’un capitalisme relativement florissant, et donc en mesure de disposer de marges de profit à accorder à la classe ouvrière dans le but de la maintenir dans la situation passive d’appendice du Capital. En ce moment, l’État bourgeois n’a pas besoin de se montrer sous son vrai jour dictatorial ; la stabilité économique et sociale permet à tous les Partis démocratiques bourgeois et, encore plus, aux Partis opportunistes, d’exalter parmi les masses l’illusion réformiste, de décréter le communisme mort et comme n’étant plus nécessaire, de sacrifier la paix sociale entre les classes : c’est justement pour cela que l’exploitation de la force de travail et teint son maximum dans les périodes démocratiques.

Mais, les rapports de production actuels subsistants, aux temps de vaches grasses succèdent les temps de vaches maigres, pendant lesquels il faut se serrer la ceinture et, si besoin est, mourir pour la Patrie afin de résoudre les contradictions de cette façon sanguinaire de produire. C’est là que se

situent les “germes” du fascisme et du nazisme, de l’avènement des sinistres chemises noires que les intellos modernes expliquent par la crise de l’esprit et de la morale ou dans le peu d’attention que “les masses” auraient réservé au sort de la démocratie maltraitée et violentée par quelque aventurier.

“Dans des pays et des situations déterminés, comme dans l’Italie de 1922 et l’Allemagne de 1923, la tension des rapports sociaux, l’instabilité du tissu économique capitaliste, la crise de l’appareil d’État à la suite de la guerre, devinrent si aiguës que la classe dominante présentait qu’était proche le moment inéluctable où, tous les mensonges de la propagande démocratique étant désormais éventés, la solution ne pourrait venir que de l’affrontement violent des classes opposées.

C’est alors que se produisit le phénomène qu’on a justement défini comme “l’offensive du patronat”. Jusque là la classe bourgeoise, en plein développement de son exploitation économique, avait semblé somnoler derrière la bonhomie et la tolérance apparentes de ses institutions représentatives et parlementaires. Ayant atteint un niveau très appréciable de stratégie historique, elle mit fin aux hésitations et prit l’initiative, pensant qu’il valait mieux faire une sortie et prendre l’offensive pour détruire les positions de départ de l’organisation prolétarienne, plutôt que d’avoir à assurer la défense suprême de la forteresse de l’État contre l’assaut de la révolution (qui tend, comme Marx et Lénine l’ont montré, non à occuper cette forteresse mais à la briser et à l’anéantir totalement)...

L’erreur fatale, c’est qu’on ne comprit pas que de toute façon, quand arriverait la situation révolutionnaire attendue depuis des dizaine et des dizaines d’années, l’État bourgeois s’armerait pour se défendre contre l’avance du prolétariat et que par conséquent une telle situation devait apparaître non comme un retour en arrière mais comme un progrès par rapport aux années de paix sociale apparente où l’élan du prolétariat était limité. Le tort fait au développement des énergies révolutionnaires et aux perspectives d’instauration d’une société socialiste ne vient pas de ce que la bourgeoisie organisée sur le mode fasciste serait plus puissante ou plus efficace pour défendre ses privilèges qu’une bourgeoisie encore organisée sur le mode démocratique. La puissance et l’énergie de classe sont les mêmes dans les deux cas. Dans la phase démocratique, il s’agit d’énergie potentielle : la gueule du canon est recouverte par une bâche innocente. Dans la phase fasciste, l’énergie se manifeste à l’état cinétique : on enlève le capuchon, le coup part. Ce que les chefs traîtres du prolétariat réclament du capitalisme n’est qu’une revendication défaitiste et stupide : ils lui demandent de recouvrir à nouveau son arme de l’écran trompeur qui la masquait. Or ceci ne diminuerait nullement l’efficacité de la domination et de l’exploitation mais ne ferait que l’augmenter, en renouvelant l’expédient de la tromperie légalitariste.”

Tout autre est la position de l’opportunisme de toujours qui freine l’action destructrice des masses prolétariennes dans la pratique, à travers la propagande idéologique, agitant l’épouvantail du “danger de droite”, comme une catastrophe que le prolétariat doit éviter à tout prix en échangeant le “bien suprême” de l’apparence démocratique contre la renonciation à la lutte révolutionnaire ; de même on présente ainsi l’État capitaliste, tel un monstre invincible auquel il ne faut pas désobéir sous peine de “l’aventure” de la dictature ouverte. Par cette thèse, les partis opportunistes ne se distinguent en rien de la position hypocrite de tous les partis bourgeois de la période démocratique qui prétendent être à une distance égale des extrémistes de droite comme de ceux de gauche.

La démonstration d'il y a cinquante ans, qui se reproduit aujourd'hui avec les mêmes mensonges, est un exemple limpide de la falsification de certaines positions qui tendent toutes en réalité à étayer l'État du Capital.

En 1919-1920, l'État bourgeois "démocratique" était en crise et était incapable d'affronter l'action grandissante du prolétariat ; le mouvement fasciste, justement en raison de cette poussée révolutionnaire, piétinait en marge de la lutte politique, ne trouvant pas tout de suite l'espace nécessaire à son propre renforcement. En fait, la petite-bourgeoisie et les classes moyennes en général, qui constitueront ensuite les appuis les plus féroces des milices fascistes, suivaient passivement le prolétariat, ayant perdu toute confiance dans l'appareil d'État bourgeois. Le Parti Socialiste joua objectivement à ce moment le rôle de "parti de l'ordre" pour le compte de la bourgeoisie, déplaçant l'action violente du prolétariat sur le terrain pacifique et légalitaire des élections démocratiques. Cette trêve bénéfique donnera à la bourgeoisie le temps de réorganiser et d'unifier ses troupes et de passer ensuite à l'attaque avec le parti de l'ordre par excellence – le parti fasciste – à qui, au moment opportun, sera définitivement "codé" la gestion de l'Etat. L'ordre bourgeois prévaudra sur la "barbarie" révolutionnaire et l'État fasciste régnera implacablement sur le prolétariat. Comme les partis bourgeois de la période démocratique, le parti fasciste ne se présentera pas comme anti-ouvrier en général, mais spécifiquement *anti-communiste* pendant qu'il affirmera sa dictature dirigée avant tout contre le parti et les ouvriers plus combattifs, il exprimera en même temps sous la forme la plus avancée possible le réformisme économique imaginé par tous les opportunistes de toujours qui demandent à l'État capitaliste des réformes démagogiques, en espérant éviter l'affrontement frontal et violent entre les classes, preuve a posteriori du caractère fallacieux de l'antithèse fascisme-démocratie :

"Bien sûr, le fascisme déchaîne une masse plus grande de violences policières et de répression même sanglantes, mais cet aspect d'énergie actuelle affecte surtout, avec les très rares chefs et cadres révolutionnaires authentiques du mouvement ouvrier, une couche de moyens bourgeois, politiciens de profession, qui se donnent des airs de progressistes et d'amis de la classe ouvrière, mais qui ne sont en réalité que la milice que le patronat entretient spécialement pour les temps de comédie parlementaire. Ceux qui n'ont pas le temps de changer de style et de livrée sont chassés à coups de pied au derrière, d'où la plupart des cris. Quant à la masse de la classe laborieuse, elle continue à être exploitée comme elle l'a toujours été sur le plan économique, et les avant-gardes qui se forment en son sein pour attaquer le régime établi continuent, dès qu'elles prennent le droit chemin de l'action anti-légalitaire, à recevoir le plomb que leur ont toujours réservé les gouvernements bourgeois démocratiques, comme on en a mille exemples en France avec les gouvernements républicains en 1848 et 1871, en Allemagne avec les sociaux-démocrates en 1919, etc.

Mais la nouvelle méthode tendant à planifier l'économie capitaliste constitue, par rapport au libéralisme classique illimité, désormais dépassé, une forme d'auto-limitation du capitalisme et amène à niveler l'extorsion de la plus-value autour d'une moyenne. On adopte les mesures réformistes réclamées depuis des décades par les socialistes de droite, ce qui réduit les formes extrêmes et aiguës d'exploitation patronale, tandis que se développent des formes d'assistance sociale matérielle. Tout cela tend à retarder les crises d'affrontement entre les classes et les contradictions du mode de production capitaliste, mais il serait sans aucun doute impossible d'y parvenir si on ne réussissait pas à concilier dans une certaine mesure la répression ouverte à l'encontre des avant-gardes révolutionnaires et certaines concessions aux besoins économiques les plus impérieux

des masses.” (Force violence et dictature dans la lutte des classe)

Voilà la position des communistes révolutionnaires par rapport à la violence “particulière” de la dictature ouverte face à celle potentielle et camouflée des périodes démocratiques.

Dictature ouverte qui se sert simultanément de la matraque et des réformes pour briser les organisations prolétariennes, et en premier lieu le Parti révolutionnaire, et s’assurer une longue période de stabilisation et d’exploitation pacifique de la force de travail.

L’analyse de la Gauche est l’unique interprétation marxiste du phénomène fasciste, l’unique qui se place sur le terrain de la conception marxiste de l’État, instrument permanent de la conservation des intérêts capitalistes, et de l’analyse marxiste de l’impérialisme qui, dans sa marche, même s’il se sert encore des apparences démocratiques, trouve dans les instances sociales et politiques les expressions du fascisme qui correspondent le plus à son essence totalitaire. Nous voyons dans l’impérialisme, dans la tendance à la concentration et au dirigisme étatique dans la sphère économique, dans l’armement de la bourgeoisie contre le prolétariat dans la sphère politique (dont le fascisme est l’expression la plus typique) le point d’aboutissement ultime du capitalisme.

Tous les autres, au contraire, voient dans ces deux phénomènes des manifestations anormales et réactionnaires des *superstructure* : ils combattent par conséquent le fascisme en lui niant son origine capitaliste et, en le définissant comme l’expression de forces arriérées de type semis-féodal, ils combattent la concentration monopoliste en la prenant comme une force économique externe aux rapports de production capitalistes traditionnels.

Ainsi, au lieu de diriger le prolétariat vers la destruction du système capitaliste et de son État qui démontre être arrivé à son dernier aboutissement au travers de ces manifestations parfaitement conformes aux lois de son développement, on prêche la défense ou le retour à la petite production en économie. c’est la vision étroite du petit bourgeois écrasé par le grand capital, qui rêve d’un capitalisme sans crise et d’un prolétariat sans perspective révolutionnaire. Le fascisme n’est pas une séquelle semi-féodale, mais bien le développement ultime de la lutte violente entre bourgeoisie et prolétariat.

Le parti ne voit donc pas dans le fascisme une “nouveauté” à propos de laquelle il faut revoir et corriger notre position face à l’État et aux autres partis politiques.

C’est sur ces bases que s’est développée l’opposition de la Gauche aux thèses sur le “Front Unique”, adoptées par l’Internationale dans les années 1921-22, en pleine offensive capitaliste. Le bilan de cette tactique est bien résumé par ces deux citations de nos textes :

“...malgré les mises en garde pressantes de la Gauche communiste italienne et d’autres groupes d’opposition, les chefs de l’Internationale ne se rendirent pas compte que cette tactique du front unique, en alignant les organisations révolutionnaires aux côtés des organisations social-démocrates, social-patriotes, opportunistes, dont elles venaient de se séparer par suite d’une opposition irréductible, non seulement désorienterait les masses et rendrait du même coup illusoires les avantages attendus de cette tactique, mais – ce qui était plus grave encore – finirait par corrompre les partis révolutionnaires eux-mêmes. S’il est vrai que le parti révolutionnaire est le meilleur facteur de l’histoire et le moins étroitement conditionné, il n’en reste pas moins un produit de cette histoire et subit donc des changements à chaque modification des forces sociales. On ne peut considérer le problème de la tactique comme celui du maniement à volonté d’une arme qui, brandie dans n’importe quelle direction, demeurerait identique à elle-même ; la

tactique du parti influence et modifie le parti lui-même. Aucune tactique ne doit être condamnée au nom de dogmes a priori, mais toute tactique doit être préalablement analysée et discutée en fonction du critère suivant : pour gagner éventuellement en influence sur les masses, ne va-t-on pas compromettre le caractère du parti et sa capacité de guider ces masses vers le but final ?

L'adoption de la tactique du front unique signifiait en réalité que l'Internationale Communiste s'engageait elle aussi sur la voie de l'opportunisme qui avait conduit la II^e Internationale à la défaite et à la liquidation. sacrifier la victoire finale et totale aux succès contingents et partiels, telle avait été la caractéristique de la tactique opportuniste ; celle du front unique se révélait elle aussi opportuniste, puisqu'elle aussi sacrifiait justement la garantie primordiale et irremplaçable de la victoire totale et finale (la capacité révolutionnaire du parti de classe) à l'action contingente qui devait assurer des avantages momentanée et partiels au prolétariat (l'augmentation de l'influence du parti sur les masses, et une participation plus massive du prolétariat à la lutte pour l'amélioration graduelle de ses conditions matérielles et pour le maintien des conquêtes éventuelles déjà obtenues)." (Nature, fonction et tactique du parti révolutionnaire de la classe ouvrière, 1945).

“On établit pour le prolétariat et les partis communistes une stratégie de défense et de conservation des conditions existantes, en leur conseillant de former un front avec tous les groupes bourgeois moins aguerris et perspicaces (et par là-même, de bien piètres alliés), qui soutenaient qu'il fallait garantir aux ouvriers certains avantages immédiats et ne pas priver les classes populaires de leurs droits d'association, de vote, etc. L'Internationale ne comprit pas que le fascisme ou le national-socialisme n'avaient rien à voir avec une tentative de retour à des formes despotiques et féodales de gouvernement, ni avec une victoire de prétendues couches bourgeoises de droite opposées à la classe capitaliste plus avancée de la grande industrie, ou avec une tentative de gouvernement autonome de classes intermédiaires entre le patronat et le prolétariat.

Elle ne comprit pas davantage que, se libérant du masque répugnant du parlementarisme, le fascisme héritait par contre en plein du réformisme social pseudo-marxiste, et assurait aux ouvriers et aux classes les plus déshéritées non seulement un minimum vital, mais une série de progrès dans le domaine de l'assistance sociale, grâce à un certain nombre de mesures et d'interventions de l'État de classe effectuées dans l'intérêt de la conservation du capitalisme. L'Internationale donna donc le mot d'ordre de la lutte pour la liberté, qui dès 1926 fut imposé au parti italien par le président de l'Internationale. Pourtant la presque totalité de ses militants voulaient mener contre le fascisme, au pouvoir depuis quatre ans, une politique autonome de classe, et non celle de bloc avec tous les partis démocratiques et même monarchistes et catholiques pour le retour des garanties constitutionnelles et parlementaires. Dès cette époque, les communistes italiens auraient voulu qu'on dénonçât ouvertement le contenu réel de l'antifascisme de tous les partis moyens-bourgeois, petit-bourgeois et pseudo-prolétariens ; et c'est en vain que, dès cette époque, ils prédirent le naufrage de toute énergie révolutionnaire qui empruntait cette voie de la dégénérescence, qui devait finalement aboutir aux Comités de Libération Nationale..." (Thèses caractéristiques du parti, 1951).

Nous avons toujours affirmé, et nous continuons à le faire, que *le pire produit du fascisme a été*

l'antifascisme, un antifascisme poussif et inconscient, dépourvu de caractéristiques et incapable de se placer historiquement contre son propre adversaire ; un antifascisme qui, de façon anachronique, sait seulement manier la mystique de la liberté dont se servait, dans une phase historique désormais lointaine, la bourgeoisie pour abattre le féodalisme, et qui a entraîné le prolétariat aux défaites les plus désastreuses, *en le détournant de la vraie lutte de classe*.

L'histoire n'a maintenant de la place que pour les totalitarismes, celui du capital mondial et de la planification bourgeoise, ou bien celui de la révolution prolétarienne. La liberté et la démocratie, vieilles prostituées ridées, ne servent plus à la bourgeoisie elle-même qui les a répudiées et qui avance dans l'histoire en étreignant dans des mailles toujours plus serrées ses individus, ses entreprises, ses initiatives, partout sur terre.

Le fascisme n'a pas été un monstre de l'histoire qui, dans un moment de folie, nous a jeté aux pieds les figures ridicules de Mussolini et de Hitler et nous a dit : débrouillez-vous !

Comme tous les processus sociaux et historiques, il est lié au développement des forces productives, il a des racines dans les événements qui le précèdent et les événements successifs ne peuvent qu'en être influencés. Le fascisme n'est pas une distraction de l'histoire, ainsi que les folliculaires bourgeois voudraient nous le faire croire pour passer sous silence leurs propositions, communes à tous, de soutien à l'unité nationale, à la trêve et à la collaboration de classe, vieux trucs du réformisme social-démocrate classique d'abord, du fascisme ensuite, des antifascistes maintenant.

Aujourd'hui comme hier, "nous ne croyons pas à l'antithèse démocratie-fascisme, pas plus que nous avons cru à l'antithèse démocratie-militarisme, et pour lutter contre le fascisme, nous n'accorderons aucune confiance au complice naturel de la démocratie : le réformisme social-démocrate".

Par conséquent, nous voyons dans les Comités de Libération Nationale des organismes qui, politiquement et historiquement, se réclamaient de finalités contraires à la politique et aux intérêts prolétariens.

Par conséquent, nous voyons dans l'action de tous les partis qui "ennoblirent" par leur présence la Résistance, la Libération, la Reconstruction, si glorifiées, les stigmates d'une politique de bloc, anti-prolétarienne et contre-révolutionnaire ? politique continuatrice et héritière des instances fascistes, politique que le Parti Communiste Italien et ses satellites font passer comme étant le nec plus ultra de l'habileté tactique et du réalisme.

Contre le "réalisme" de ces sbires de la contre-révolution qui, au nom des intérêts d'un pays socialiste fantomatique, entraînent le prolétariat d'abord dans le carnage bestial de la deuxième guerre mondiale impérialiste pour ensuite l'atteler au char sanguinaire des bourgeoisies nationales dans des blocs patriotiques et partisans de libération, et dans le dur travail de reconstruction de l'économie nationale, répétons les positions d'alors et d'aujourd'hui, *pour tracer de façon nette les limites entre nous et tous les autres, exigence vitales du parti qui vit et qui lutte seul et contre tous* :

"...Le partisan est celui qui combat pour un autre, qu'il le fasse par foi, par devoir ou pour de l'argent, peu importe.

Le militant du parti révolutionnaire est le travailleur qui combat pour lui-même et pour la classe à laquelle il appartient.

L'issue de la reprise révolutionnaire dépend de la possibilité d'élever une nouvelle barrière insurmontable entre la méthode de l'action classiste du parti et la méthode démocratique bourgeoise de la lutte partisane.”